

N° 8

5 frs

2^{me} NUMERO D'AVRIL 1943

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kornas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France / Ir. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 Hflér / Italie 3 lire / Norvège 50 ore. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 ore. / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus. / Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.

Signal

En Supplément :
4 pages de reportages
illustrés sur les bombar-
dements de Paris et
d'Anvers.

Churchill...
déclarait le 22 janvier 1941:
"Personne n'a été un ad-
versaire du communisme
plus convaincu que moi,
durant ces 25 dernières
années. Je ne retire rien
de ce que j'ai dit sur lui".
Cliché:
British Official Photograph, No.
A. 14044 (Admiralty Photo-
graph, Crown Copyright Reserved)

	Page
La guerre: une lutte mondiale	
Port sans flotte	6
Jamais plus, disent-ils	7
70,000 déjà	12
Le groupe de combat Tyroller	16
Départ de Versailles	26
Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe	
Les insulaires, par Giselher Wirsing	8
Quelles sont les dimensions de l'Europe ?	36
Les savants constatent	38
La vie d'aujourd'hui:	
25 ans plus tard	23
Le premier film truqué en couleurs	30
Le théâtre des enfants	33
Entre deux trains	38

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

LA BATAILLE SUR LES SEPT MERS

BILAN DES PERTES
DE TONNAGE ANGLO-AMÉRICAINES

Navires coulés, en tonneaux de jauge brute.

Report de 1942:	27 604 300
au compte des sous-marins allemands:	0 953 300
au compte des forces de surface allemandes:	0 006 500
au compte de la Luftwaffe:	0 139 000
au compte de l'Italie:	0 200 000
au compte du Japon:	0 200 000

Total depuis le début de la guerre: 29 103 100

LE MAHATMA TRIOMPHE

Tandis que de rudes combats se déroulent sur les champs de bataille de Russie, d'Afrique et d'Extrême-Orient, un vieil homme solitaire de l'Inde, Gandhi, jeté dans un cachot, attire sur lui les regards du monde entier. Il n'avait qu'une arme à sa disposition: le jeûne. Il s'en est servi pour lutter contre Churchill, sur lequel il a, finalement, remporté la victoire. Ce fait est décisif pour l'avenir d'un continent entier.

EN mars 1940, le mahatma Gandhi avait commencé sa troisième campagne de désobéissance. Accompagné d'un groupe d'Hindous vêtus de blanc, il s'était mis en marche vers la côte pour tirer du sel de la mer. C'était là un acte symbolique pour s'opposer au monopole d'extraction du sel du gouvernement anglais. Deux mois plus tard, on l'arrêta de nouveau. Il avait déjà fait de la prison de 1922 à 1924. Un peu moins d'un an après cette nouvelle arrestation, Gandhi fut relâché par lord Halifax qui, vice-roi à cette époque, s'appelaient encore lord Irwin. Le vice-roi dut traiter avec Gandhi sur un pied d'égalité et l'inviter à venir à Londres, prendre part à la conférence à la Table Ronde. C'est alors qu'un personnage se leva sur un des premiers bancs des conservateurs de la Chambre des Communes pour protester. C'était « the Right Honourable Winston Churchill ». Il déclara « que c'était un scandale de voir des fakirs à demi-nus et des avocats traîtres gravir les marches du palais du vice-roi. »

Le duel Churchill-Gandhi commençait.

Au début de mars, lorsque Gandhi commença son jeûne, le nombre dans laquelle il venait accomplir ses trois semaines de jeûne, les journaux anglais, eux-mêmes, durent reconnaître que, dans ce duel où la force brutale s'opposait à la concentration spirituelle la plus élevée, Churchill venait de subir un échec. On a dit, en Angleterre, que c'était là une bataille perdue, c'était plus encore, c'était une campagne perdue. Les Hindous ont donné à Gandhi le vieux titre d'honneur de « mahatma » qui signifie « grande âme ». Tous ceux qui ont rencontré Gandhi ont constaté la sérénité supérieure de cet homme qui domine de haut ses adversaires Lord Linlithgow, vice-roi à Delhi depuis 1936, ne passera guère à la postérité que pour avoir été le geôlier de Gandhi. Le mahatma, âgé de 73 ans, ne se faisait au-

cune illusion sur sa situation lorsqu'il prit la résolution de mourir, s'il le fallait, pour la liberté de l'Inde.

Il a ainsi fourni la preuve que la politique anglaise, si vantée des siècles précédents, est aujourd'hui désespérée et aux abois. Les Hindous eux-mêmes considèrent Gandhi non seulement comme un saint, mais aussi comme un réformateur. Ce sont ces contrastes qui ont fait de lui l'éminente personnalité qui représente aux Indes. Il n'était nullement, autrefois, un adversaire acharné de l'Angleterre et penchait plutôt pour des compromis, tout en gardant en l'opiniâtreté du véritable combattant. Pourtant, il se refuse à la lutte et commande de ne pas faire usage de violence. Il est probable qu'il se considère seulement comme le précurseur de l'ère nouvelle de la liberté des Indes. Sans doute, pense-t-il que l'Inde pourra avoir conscience de sa vie présente qu'après une évolution progressive. Elle sera comme un fruit mûr qui se détache, un jour, de l'arbre desséché du système colonial anglais. C'est ainsi qu'il est devenu révolutionnaire. Durant ces longues semaines de jeûne où Gandhi se trouvait entre la vie et la mort, les Anglais se sont rendu compte des conséquences illimitées de sa mort aurait entraînées. Même après les épreuves du jeûne, Gandhi devait succomber, subsisterait ce qui est indestructible que, par delà la mort, le mahatma serait toujours capable d'entraîner les masses hindoues. Tel est la différence entre la campagne de jeûne de Gandhi de 1943 et ses jeûnes antérieurs en prison. Qu'il soit mort ou vivant, qu'il soit libre ou enfermé, la puissance de ce « fakir à demi-nu » ainsi que Churchill l'a jadis appelé ne saurait désormais être brisée.

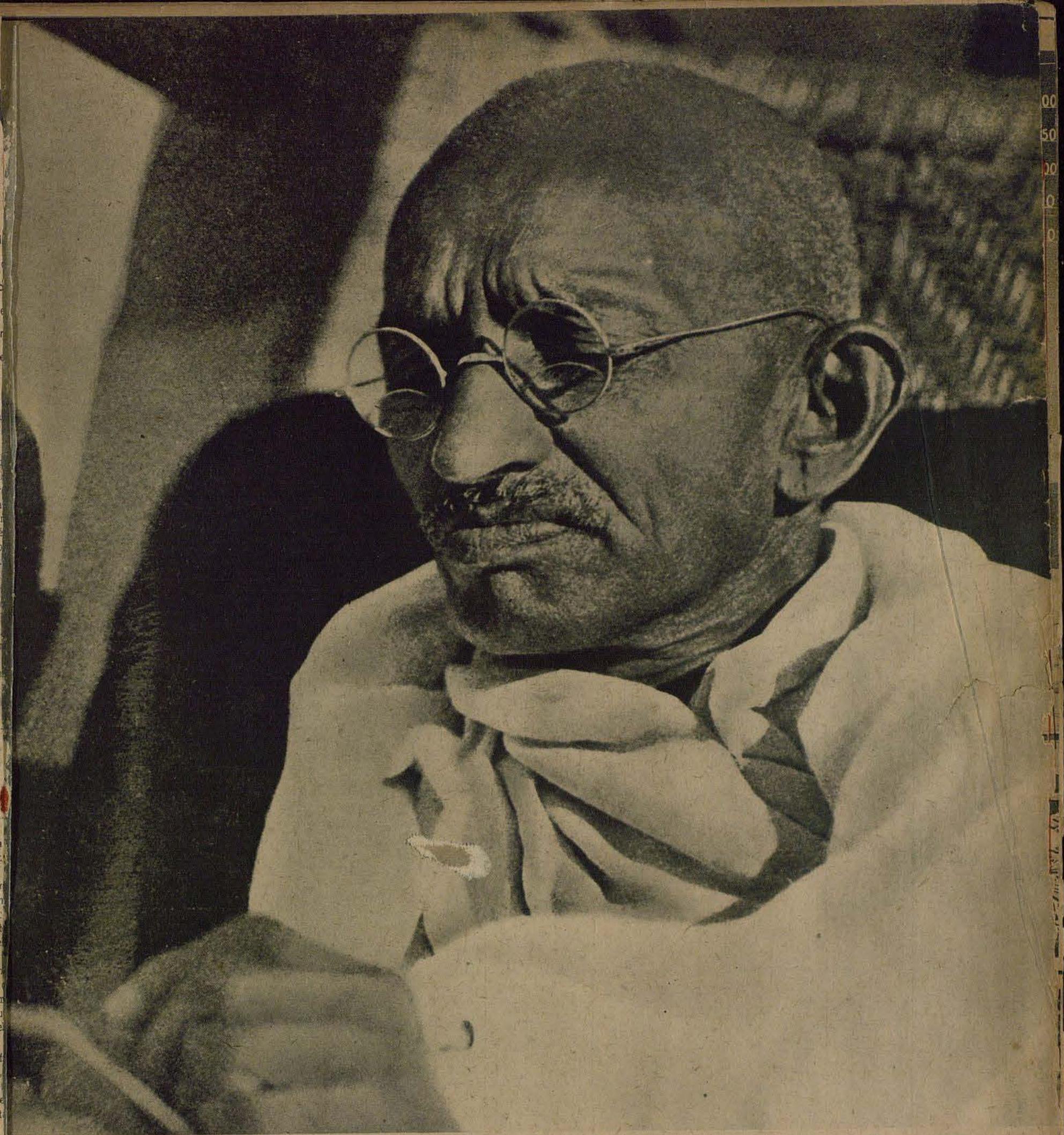
Lorsqu'en 1915 Gandhi quitta l'Afrique du sud pour rentrer aux Indes, il trouva une classe supérieure hindoue formée par l'Angleterre et moralement dominée par elle, une classe qui n'était

A propos de la Conférence de Casablanca

Dans notre dernier numéro, nous avons publié une photo de la conférence de Casablanca. Les nombreuses lettres que nous venons de recevoir nous montrent tout l'intérêt que nos lecteurs y ont trouvé. Nous la reproduisons donc ici, tandis qu'en première page les traits bien connus du chef de la mission britannique expriment le mécontentement régnant à la conférence. Le cliché original est, d'ailleurs, une photo



officielle anglaise. L'article de Giselher Wirsing à la page 8 de ce numéro passe en revue des milieux dirigeants de l'Angleterre, dont Churchill est le porte-parole.



Gandhi, le mythe de l'Inde

ni prête, ni capable d'entreprendre la lutte pour la liberté. En dehors de cette classe, il n'y avait plus qu'une masse amorphe de 350 millions d'êtres humains qui n'avaient pas même conscience d'eux-mêmes et sur lesquels on ne pouvait s'appuyer pour créer un mouvement de libération. Depuis, Gandhi a transformé l'Inde. Le but de sa vie a été, tout d'abord, de s'attaquer à cette classe hindoue, pour la dégager du joug de la pensée anglaise dans laquelle elle s'était embourbée, et lui rendre son sentiment national. Tout ce qu'il a entrepris dans la suite: la résistance passive, la propagande du rouet, la marche du sel, le travail pour

les intouchables et l'union qu'il établit entre les Hindous et les Musulmans, tout cela ne servit d'abord qu'à un but unique: la libération spirituelle de l'Inde du mode de vie britannique devenu trop puissant et auquel, pendant la première grande guerre, s'étaient ralliés tous les Hindous désireux de tenir un rang dans la société. Gandhi a rétabli les liens entre la masse et cette classe supérieure hindoue qu'il avait réussi à ramener au sentiment national. Il a été le médiateur et on peut dire qu'au cours de trente années d'activité il a créé une Inde nouvelle.

Lorsque Gandhi pénétra dans la cellule où il devait jeûner, il savait que,

peut-être, il n'en ressortirait pas vivant, mais il considérait l'œuvre de sa vie comme achevée. Il ne luttait pas pour obtenir la libération, mais pour la préparer. Voici déjà longtemps que l'on reconnaît dans Bose et son entourage la jeune génération décidée à prendre une part active à la lutte pour la libération de l'Inde. Gandhi, la « grand âme », est plus qu'un facteur politique: il est devenu l'incarnation et le symbole de tout un peuple qui, dans la lutte pour son droit, peut chaque jour constater ce que valent les promesses de Churchill et de Roosevelt solennellement inscrites dans la Charte de l'Atlantique.

G. W.



Le vice-roi des Indes à Delhi. Lord Linlithgow gouverne depuis 1936 sans avoir trouvé, jusqu'ici, le successeur désiré.

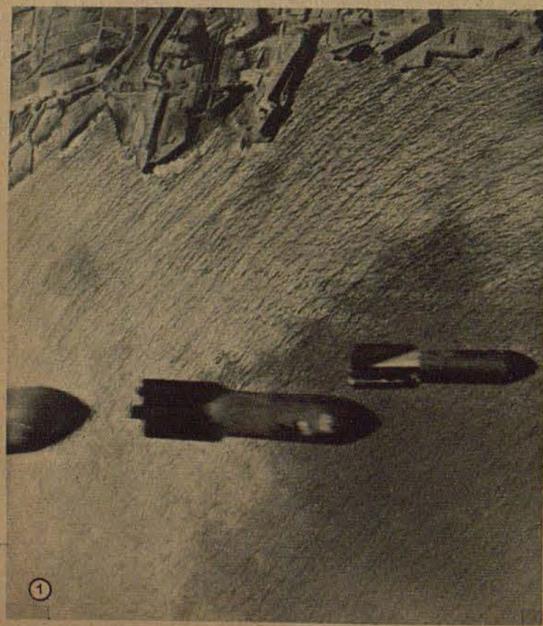
La riposte de l'Allemagne

Carte des principaux raids de représailles sur l'Angleterre.

BIEN que l'Allemagne se soit toujours prononcée contre les attaques aériennes des villes ouvertes de l'ennemi, l'Angleterre a commencé les bombardements destinés à agir sur le moral des populations civiles. Nous trouvons l'expression de la conception britannique, à la fois politique et religieuse, incompréhensible pour un Européen du continent, dans les paroles du vicaire de Wootton, Cottam, qui, dès le 31 octobre 1940, écrivait dans le

« Daily Mail » : « Je vous le dis, détruisez la cathédrale de Cologne, bombardez Saint-Pierre de Rome, ordonnez à la flotte de bombarder Gènes et d'anéantir hommes, femmes et enfants, ainsi que les palais de marbre ». De telles paroles ont inspiré les actes semant partout la mort et la ruine : les enfants tués en Hollande, les trésors d'art détruits en Italie, les églises et les hôpitaux anéantis en Allemagne, la population civile victime des raids an-

glais en France, en Belgique et dans d'autres pays. Du 10 au 13 mai 1940, on compte 71 raids britanniques sur l'Allemagne, dont 51 sur des objectifs nullement militaires. Le 20 juin 1940, l'Allemagne commença les représailles contre la Grande-Bretagne. Jusqu'à ce jour, nous comptons plus de 1.300 raids de représailles, cités dans les communiqués du Haut Commandement de l'armée allemande. Sur la carte ci-dessus chaque flamme représente une attaque.



Un lâcher de bombes pris sur le vif

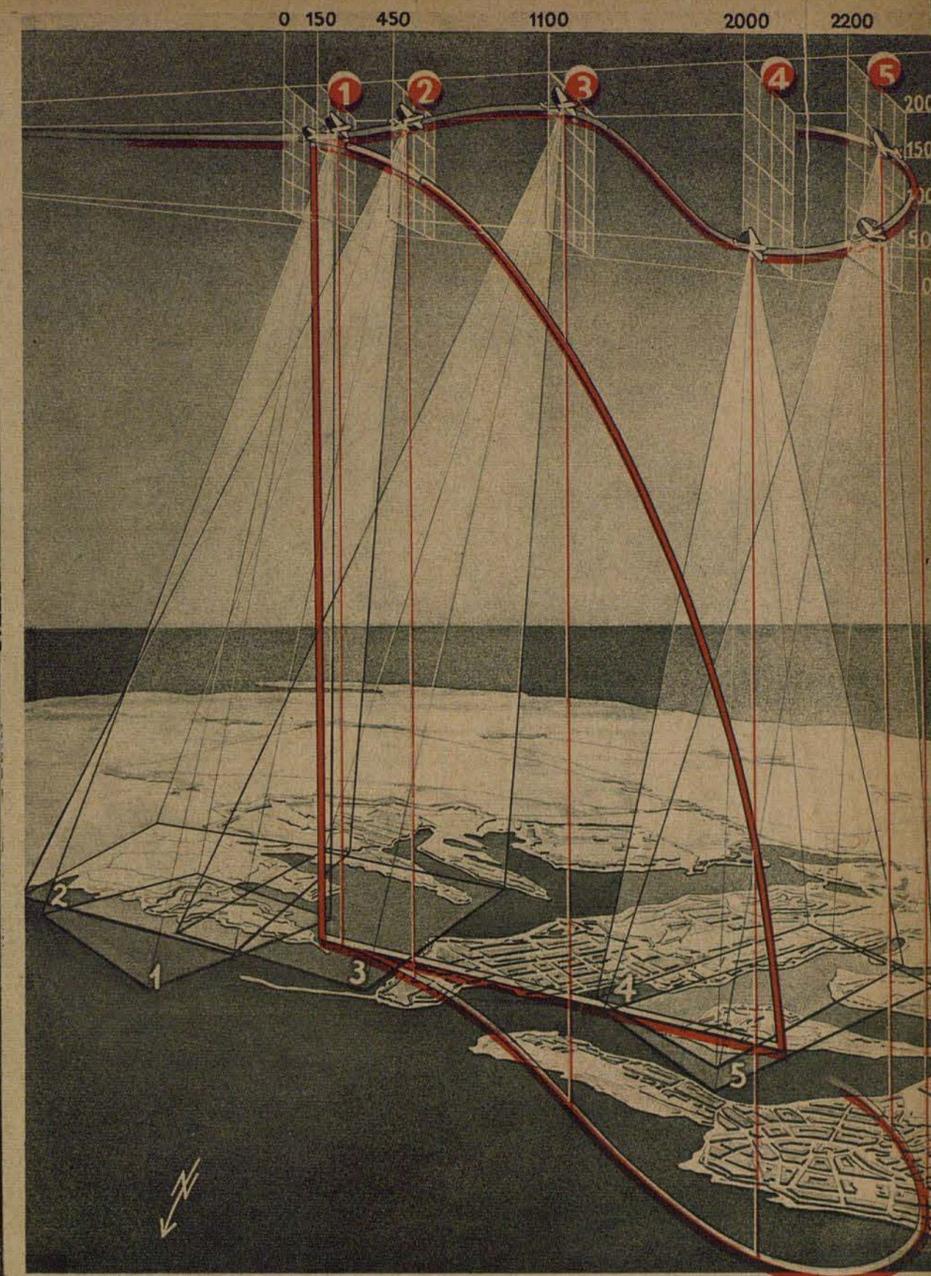
Au cours d'une attaque sur les objectifs militaires de Malte, le reporter photographe de la PK a suivi, avec sa caméra, la chute des bombes depuis le lancement jusqu'au point d'impact. Un spécialiste a calculé cette courbe de chute et l'a dessinée.

Cinq clichés :

- 1 On lâche une série de bombes! On voit ci-dessus les défenses du fort Ricassoli, à Malte. La caméra suit la chute des bombes.
- 2 Toutes les bombes sont lâchées. L'appareil accomplit aussitôt un virage à droite. Il semble ainsi que les bombes atteignent le fort...
- 3 ...mais elles continuent leur trajectoire en passant au-dessus du fort et des bassins du port. La vitesse de descente s'accroît, les bombes apparaissent très petites.
- 4 Où sont-elles passées? On n'aperçoit plus du tout les bombes. Elles poursuivent leur course au-delà de La Valetta.
- 5 Les voici de nouveau. Les unes après les autres elles atteignent les positions de D. C. A. du fort Manoel, installées dans les terre-pleins près des bâtiments.

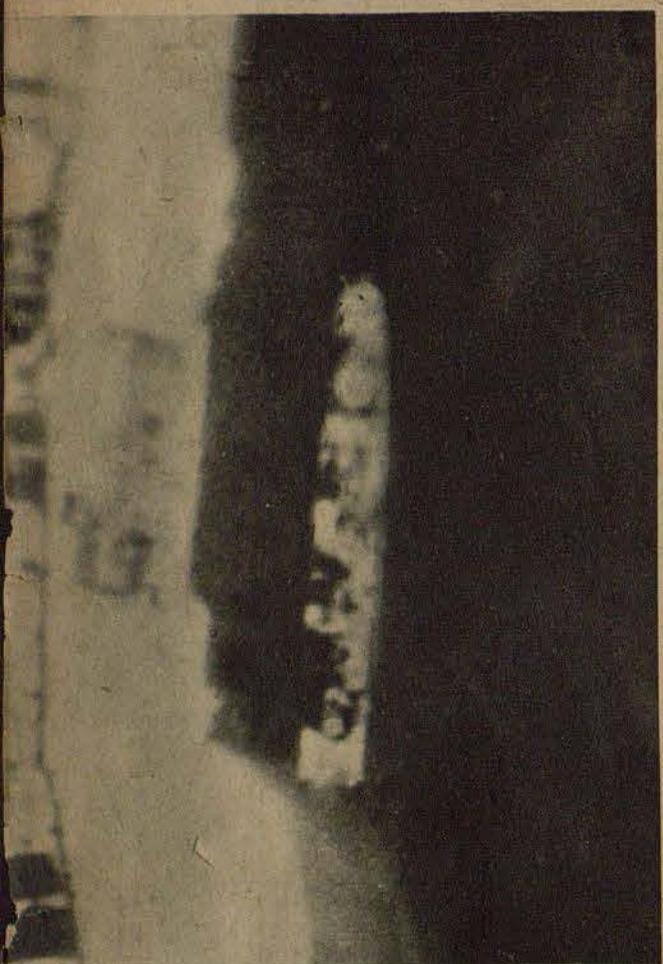
La trajectoire reconstituée! L'esquisse montre les points d'où les cinq photographies ont été prises. Au moment du lâcher des bombes (premier cliché), l'avion se trouve à environ 4.000 mètres. A la deuxième prise de vues, l'avion est 300 mètres plus loin et a effectué un virage sur la droite. Les bombes ont amorcé leur courbe de chute (la projection de la courbe permet de constater le déplacement latéral de l'avion). Aussitôt après la troisième photographie, l'avion amorce un piqué pour tromper la D. C. A. ennemie (quatrième photographie). Puis l'avion se redresse et reprend de l'altitude (cinquième photographie). Clichés du correspondant de guerre Billhardt (PK.) Dessin de Heinisch

Une photographie de la page suivante, prise d'un avion de reconnaissance, montre l'aspect actuel du port de La Valetta



Port sans flotte

Malte, forteresse insulaire et colonie de la couronne britannique, était, avec son port, La Valetta, à l'égal de Gibraltar et d'Alexandrie, une très importante base navale de la flotte anglaise de la Méditerranée. Depuis le pilonnage de l'aviation germano-italienne, ce port de guerre et de commerce est presque abandonné. "Signal" en publie la photographie la plus récente, prise d'un avion de reconnaissance, avec trois agrandissements partiels de ce port autrefois si actif.



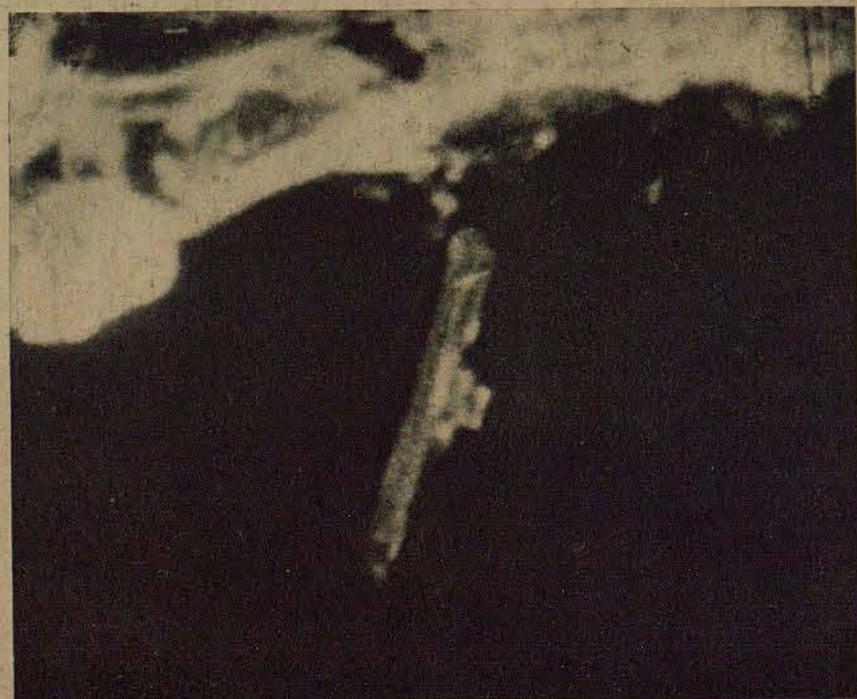
Nr. 5 — Destroyer sans étrave. La bombe d'un stuka a détruit l'avant de ce destroyer.



La Valetta, cimetière de bateaux. Photographie récente du port, prise à plusieurs milliers de mètres de hauteur. Parmi les navires endommagés et détruits, on reconnaît les unités suivantes: un pétrolier de 9800 tonnes (1), un navire-caserne de 12.000 tonnes (2), une frégate couchée sur le côté (3), une vedette coulée (4), un destroyer privé de son étrave (5), un cargo coulé de 8000 tonnes (6), un autre cargo coulé de 6300 tonnes (7), un destroyer de la classe Javelin détruit dans le bassin de radoub (8).



Nr. 8 — Destroyer détruit en cale sèche. Une bombe de fort calibre a renversé un destroyer en réparation dans le bassin de radoub et a rendu les docks inutilisables.



Nr. 3 — Frégate couchée sur le côté. La caméra a pu prendre un cliché du navire coulé et couché sur le côté. De terre, on n'aperçoit que la surface tranquille des eaux.



Des volontaires ukrainiens du service d'ordre se présentent à l'appel. A l'occasion d'une fête militaire, le commandant d'une ville ukrainienne occupée passe en revue les volontaires du service d'ordre local. Les attributions de ces hommes sont nombreuses. Ils doivent, avant tout, protéger, les armes à la main, la vie et les biens de leurs concitoyens. Clichés du correspondant de guerre Collmer PK.

Jamais plus, disent-ils...

Rapport du service d'ordre des volontaires ukrainiens

Dans les territoires de l'est. Libérés du joug bolcheviste, des volontaires du pays luttent, sous commandement allemand, contre les bandes soviétiques. Ils veulent assurer l'avenir de leur pays et le libérer du bolchevisme.

La bravoure à l'honneur. Le commandant de la ville décore plusieurs volontaires de la médaille de bravoure des bataillons de l'est. Ces hommes se sont particulièrement distingués au cours des combats contre les bandes soviétiques.

Il connaît le bolchevisme. « Plutôt mourir les armes à la main que de supporter encore une fois le bolchevisme! » déclare cet homme à notre correspondant de guerre. C'est un de ceux qui viennent de recevoir la médaille de bravoure.



LES INSULAIRES

Histoire d'une révolution manquée

Par Giselher Wirsing

Dès le déclenchement de la guerre et en tout cas depuis l'été 1940, le peuple anglais est presque complètement isolé dans son île. Soldats exceptés, presque personne ne peut se rendre à l'étranger. Un très petit nombre de visiteurs arrivent du dehors. L'Angleterre a perdu contact avec l'Europe. De plus en plus, elle se trouve livrée aux forces trop puissantes de son allié. On peut se demander, en Europe, quel effet la guerre a pu exercer sur la vie spirituelle de l'île. Les Anglais sont-ils agités par des idées nouvelles? S'engagent-ils dans une voie nouvelle? «Signal» ne saurait répondre témérairement à ces questions. Nous montrons simplement les choses, telles qu'elles se présentent réellement.

QUELQUES années après la Grande Guerre, un Hollandais spirituel publiait sur l'Angleterre un livre portant ce titre bizarre: « The English are they human? » — « Les Anglais, sont-ils des hommes comme les autres? » — Il y décrit le fait étrange qu'il y a deux catégories d'Anglais largement différentes. Les uns prononcent le « H » au commencement des mots, les autres ne le prononcent pas. Cette différence superficielle est beaucoup plus qu'une question d'argot. Si un Anglais dit « home » ou « ome », c'est le signe infaillible de sa caste, comparable au tatouage de l'Indien. A part peut-être les habitants des ports entre Lisbonne et Shanghai, les étrangers ne savent de l'Angleterre que ce qu'ils ont appris dans leurs rapports avec les gens prononçant « home ». Mais comparé au chiffre total des Anglais, ceux-ci ne sont qu'un très petit nombre. Le seul, d'ailleurs, qui compte. Les millions d'hommes qui continuent à dire « ome » et « unger », c'est l'Angleterre anonyme, inconnue, on pourrait dire inexploree. Elle est plus inconnue que les tribus les plus obscures de l'Afrique. On peut vivre en Angleterre, à Londres, pendant des dizaines d'années, sans savoir grand-chose du peuple lui-même, substance pourtant essentielle de la nation.

«Socialisme des bombardements» de 1940

Admettons que l'écrivain hollandais ait exagéré quelque peu. En 1940, en tout cas, les Anglais croyaient voir une révolution s'achever dans leur pays, sans bruit et sans lutte. Dans les abris, les gens prononçant « home », « hunger » et « hun » se trouvaient brusquement côte à côte avec les hommes dont les lèvres plus rudes n'émettent pas le « H », tous réunis dans un même endroit et par un même danger. Les correspondants américains à Londres en étaient enthousiasmés. Ils câblaient de longs reportages aux U.S.A., affirmant qu'une révolution sociale était en cours, en Angleterre. Les dames à fourrures d'hermine, n'ayant jusqu'alors échangé que de rares mots avec un chauffeur de taxi ou un porteur de gare, avaient maintenant, pour la première fois de leur vie, de longues conversations avec les « cockney-people » de l'Eastend. Pour la première fois dans l'histoire, on voyait se réaliser une véritable démocratie anglaise. Quelques mois après Dunkerque, « Punch » publia un dessin montrant un gentleman en habit, avec cape et haut de formé, sur la hune d'un bateau naufragé, auprès d'un ouvrier, tous les deux s'efforçant de ne pas se tromper en mettant les ceintures de sauvetage dont l'une portait l'inscription « for gentlemen », l'autre « for men ».

Churchill venait de former son premier cabinet. On faisait des caricatures de Bevin, courant, affairé, les manches retroussées et le front soucieux, du « Transport house », siège central des corporations, à « White Hall », siège du gouvernement. La presse anglaise et particulièrement les périodiques, très répandus dans le public et très influents s'empressaient d'annoncer la naissance d'une Angleterre nouvelle. Le symbole du « H », qui invisiblement mais inexorablement avait séparé les Anglais en deux castes, devait disparaître. L'heure était venue où les milieux dirigeants qui seuls avaient régné sur l'Angleterre pendant des siècles devaient abdiquer et laisser le gouvernement à des hommes nouveaux dont les conceptions hardies créeraient un nouvel ordre social. Churchill, de la vieille famille des ducs de Marlborough, représentant le parti des nobles, des « Tories », et l'extrême-droite des conservateurs, avait été, jusqu'ici, le partisan le plus ferme de l'ancien Etat britannique et du système des classes. Il prétendait maintenant être devenu tout autre et voulait se mettre à la tête de cette nouvelle Angleterre. La Cité de Londres, cette forteresse de l'or, quartier des vieux bureaux sombres aux planchers vermoulus et des toits encrassés de suie, venait d'être incendiée lors d'une attaque de bombardiers allemands. De nombreuses voix anglaises déclaraient: « Ne pleurons pas la Cité. La disparition du sanctuaire de la ploutocratie britannique doit être l'autodafé qui réduira en cendres l'ancienne Angleterre ».

La crise de conscience anglaise

Depuis ces événements, le temps s'est écoulé. Dans les mois qui suivirent Dunkerque, éclata la crise de la conscience anglaise. On sentait que non seulement la séparation rigoureuse des classes, mais aussi et surtout la tradition qui, dès siècles durant, avait mis toute la puissance politique entre les mains d'un petit nombre de familles, étaient devenues insoutenables. Personne ne savait ce qu'il en adviendrait. Mais personne ne semblait douter que quelque chose de nouveau, qu'une Angleterre nouvelle naîtrait. Elle n'est pas venue. La fumée qui pesait sur la Cité s'est dispersée. Les ruines sont restées. La nouvelle Angleterre n'a pas apparu.

Tel est le résultat intérieur de presque quatre années de guerre qui, par la menace germanique, japonaise et, enfin, américaine, ont conduit la puissance britannique au bord du gouffre: la masse anonyme des Anglais ne possède pas les chefs capables de saisir les rênes qui semblaient leur tomber, d'elles-mêmes, dans les mains. Et les anciens milieux dirigeants sont usés. Ils ne peuvent avoir de conceptions

nouvelles; spirituellement, ils ne vivent que dans le passé. C'est la tragédie de l'Angleterre. C'est pourquoi ce pays n'a pu saisir sa chance d'une régénération sociale par la guerre. C'est pourquoi la jeunesse britannique reste éliminée de la direction politique et spirituelle du pays.

Pourquoi la jeunesse se tient-elle à l'écart?

Au début de la guerre, les membres actuels de la Chambre des Communes étaient déjà en fonctions depuis trois ans. Aujourd'hui, cela fait presque quatre années de plus. Un officier de carrière et ancien candidat du Labour Party écrivait, l'an passé, dans le « New Statesman »: « La grosse majorité des jeunes, hommes et femmes, n'a jamais pris part à des votes. En 1943, on ne trouvera plus des jeunes gens âgés de moins de trente ans entretenant avec un parti quelconque le rapport d'ailleurs bien superficiel d'avoir, une fois, voté pour lui. Dans deux ans, le Labour Party n'aura plus le moindre prestige aux yeux de l'homme de moins de 40 ans. Ses chefs, même Morrison et Bevin, seront considérés par le peuple avec les mêmes yeux que tout le gouvernement, que « l'ancienne clique ».

Quand ces lignes furent écrites, la duplicité de Churchill, ce tacticien madré, n'apparaissait pas encore. Entre temps, on s'aperçut que le descendant des ducs de Marlborough n'avait nullement l'intention de prendre la tête d'une Angleterre nouvelle. En 1940, il avait seulement fait des concessions afin de pouvoir défendre la position des anciens milieux dirigeants avec une ténacité et une habileté redoublées. Le parti ouvrier n'a pas de véritables chefs, mais seulement des tacticiens de qualité moyenne. Aujourd'hui, personne n'attend plus grand-chose d'un Atlee, d'un Morrison ou d'un Bevin. Cripps, venant lui-même du milieu ploutocratique et se montrant outsider radical, aurait pu devenir dangereux pour Churchill en rappelant aux Anglais leurs anciennes idées puritaines; mais il a disparu de la scène. Au moment où, grâce au débarquement des Américains en Afrique et à l'offensive des Soviétiques, Churchill pouvait, pour la première fois, enregistrer un succès, il ne tarda pas à modifier la direction de sa politique intérieure. Quinze jours après le débarquement en Afrique du nord, il remaniait son cabinet. Par une lettre sarcastique il renvoyait Cripps. Oliver Stanley, fils de lord Derby, ploutocrate de vieille souche, devint ministre des colonies. Une première lueur d'espoir éclairant l'horizon de la guerre, les réactionnaires en profitaient, pour reprendre leur ancienne place sur la passerelle du navire britannique.

L'année dernière, le périodique *Spectator* écrivait: « Nous venons de perdre notre force intérieure. Sans doute, la substance de la nation n'est plus celle de 1940, où le Premier parlait de notre meilleure heure avec des mots qui exprimaient l'opinion générale. Personne n'osera prétendre que nous soyons encore aujourd'hui à notre point culminant. Le cynisme morbide de la jeunesse, l'indifférence indolente et l'égoïs-

me des gens dans la force de l'âge entravent, d'une manière fatale, nos efforts pour la victoire. Suffirait-il vraiment que, tranquillement assis dans nos bergères, nous adressions des lettres aux journaux, demandant une offensive aérienne concentrée contre l'Allemagne? Peut-être l'obtiendrons-nous. La fleur de la jeunesse anglaise l'exécutera. Quelles seront ses pensées quand, aveuglée par la neige et la pluie, elle volera à travers les pinceaux des projecteurs et la grêle des obus de la D.C.A., risquant à tout moment l'attaque d'un Messerschmitt? Est-ce une notion satisfaisante que d'assurer la vie à la foule encombrant Albert Hall lors d'un combat de boxe, tandis que mille autos parkées dans la rue semblent se moquer de la rationalisation de l'essence? Ou bien de risquer sa vie pour les maîtres-chanteurs qui, ayant rempli leur bourse au marché noir et condamnés à la prison, ont la possibilité de s'acquitter par une amende qu'ils pourraient facilement payer même décuplée? Est-ce là le but de son combat?

Où sont les idées?

Où sont les hommes nouveaux?

Ce n'est pas une opinion extrême que nous venons de citer, mais l'expression caractéristique de l'incertitude et du malaise général. Ces sentiments l'emportent en Angleterre depuis que l'élan de 1940 s'est évanoui, sans un changement décisif et sans la naissance d'une Angleterre nouvelle tant désirée par des millions d'Anglais. Le pays est mûr pour une révolution, mais il ne possède pas de révolutionnaires.

On pourrait dire que peut-être l'Anglais ne désire pas une révolution, se sentant en sécurité sous la protection de l'aristocratie dirigeante, qui rassemble dans ses mains la puissance politique ainsi qu'environ les deux tiers du patrimoine national et presque tous les capitaux britanniques investis dans l'empire et outre-mer. Mais là n'est pas la question. Les milieux dirigeants ont laissé l'ouvrier vivre dans les conditions sociales les plus misérables qu'on puisse trouver dans le monde entier, à l'exception peut-être de la région des mines sud-africaines. Ils n'ont pas même introduit un système d'assurances sociales. On est revolté à la pensée que les malades et les veuves de la classe ouvrière sont abandonnés à la bienfaisance privée. Naturellement, celle-ci est insuffisante, même si, de temps en temps, d'importantes fondations viennent accroître le renom des donateurs.

Non seulement les masses sont devenues muettes, mais aussi la jeunesse. Son mécontentement dépasse de beaucoup la critique que les nouvelles générations apportent toujours à leurs aînés qui sont en charge. Les jeunes combattent, de même que leurs pères pendant la Grande Guerre. Ils ne man-

Suite page 11

Grenadiers allemands... Leur sous-officier porte la croix de chevalier. Cliché du reporter de guerre Knödler (PK)





quent ni de bravoure, ni d'abnégation. Mais quel est le but? Ils l'ignorent. Du moins, ne savent-ils pas l'exprimer. Dans les meilleurs cas, ils n'en ont qu'une notion générale et confuse. Ils sont la matière première d'une révolution qui ne se rend pas, faute d'une conception de l'avenir, apte à les entraîner.

L'esprit s'est enlisé. Quiconque, durant les dix dernières années qui précéderent la guerre, a été en contact avec la jeunesse d'Oxford et de Cambridge, en a reconnu les symptômes. Le pessimisme profond qui a gagné la jeunesse anglaise après la Grande Guerre, est lié au puritanisme défaillant des classes moyennes. Celles-ci ne connaissent que la religion et les affaires. Elles se refusent aussi bien aux problèmes philosophiques qu'aux jouissances artistiques. Il y a longtemps que Dean Inge, esprit profond, a constaté que la pensée et le sens de l'art, ces deux grandes qualités de l'esprit humain, n'existaient pas chez l'Anglais moyen. Au cours du XIXe siècle, les puritains, joints aux représentants des grandes familles et des fortunes énormes de la noblesse, ont réussi à procéder, pour le compte de l'Angleterre capitaliste et impérialiste, à une véritable razzia sur le monde entier. La jeunesse se détournait de plus en plus de cet esprit puritain. Mais le pays manquait d'hommes capables d'inculquer aux jeunes un idéal nouveau et de leur offrir les possibilités de se dévouer à une tâche leur procurant des satisfactions spirituelles. En accusant le « cynisme morbide » de cette jeunesse, *Spectator* ne désigne que l'état de choses général, conséquence de l'enlèvement de l'esprit dans les milieux jusqu'ici dirigeants.

Pourquoi Moscou fascine-t-il les Anglais?

Ainsi, nous comprenons les raisons pour lesquelles, à l'effroi des cent familles gouvernant l'Angleterre, la propagande bolcheviste a pu si rapidement envahir le pays. Elle a, en effet, trouvé vide la place que les politiciens dirigeants ne savaient plus tenir. Elle a aussitôt conquis la jeunesse de tous les milieux, de même que les ouvriers. Ceux-ci, d'après une lettre adressée à *Spectator*, travaillent pour les Soviétiques avec plus de dévouement que pour la défense de leur propre pays. L'auteur de la lettre écrit :

« Nos ouvriers ont la sensation d'être des esclaves abandonnés. Pour cette raison, ils ont plus de confiance en Moscou qu'en nos propres dirigeants. » Sans doute, l'ouvrier anglais n'incline pas à l'extrémisme. Mais au point de vue politique, il se sent dans le vide. En même temps se multiplient les indices permettant de constater que le peuple est de plus en plus fatigué de la guerre.

De nombreux symptômes montrent qu'en Angleterre, dans la coulisse, l'on s'inquiète de cette évolution. En ce jour mémorable du 22 juin 1942, Churchill a affirmé expressément qu'ancien adversaire acharné du bolchevisme il n'avait rien à retirer de ce qu'il avait déclaré autrefois. Ces mots sont des indices de la situation équivoque dans laquelle se trouvent actuellement les milieux dirigeants anglais. Ils voient le

monde entier emporté dans une lutte d'idées d'une véhémence inimaginable, sans qu'ils puissent y prendre nettement position. Ils doivent céder de plus en plus de terrain à la propagande bolcheviste. En même temps, ils défendent leur puissance ploutocratique, ce qui, par contre, n'intéresse nullement le peuple dont ils ont pourtant besoin pour atteindre leurs buts. Au surplus, ils ne savent rien dire, ni rien proposer à la jeunesse. L'Angleterre s'est isolée de l'Europe et des problèmes européens. Elle ne voit pas que les idées évoluent chez les peuples du continent, et que quelque chose d'entièrement nouveau est en train de naître en Europe.

Les compromis ne suffisent pas

Dès l'automne 1942, la ploutocratie britannique avait presque entièrement reconquis son ancienne puissance.

C'était la conséquence de cette erreur du parti ouvrier de vouloir faire une révolution sociale par décrets et règlements, tentative timide qui était vouée à l'échec. La ploutocratie sait éviter le danger. Impossible de la saisir. Ses dames portent actuellement l'uniforme d'un corps auxiliaire quelconque. C'est tout. En ce qui concerne l'aspect social, l'Angleterre de 1943 ne se distingue en rien de celle de 1938 ou de 1902. La transformation sociale dont les hommes du Labour Party ont tant parlé s'est arrêtée à mi-chemin et s'est terminée dans un compromis. Des siècles durant, le compromis a été le moyen de prédilection de l'art politique britannique. Mais cette époque a pris fin. C'est ce que sentent les Anglais de tous milieux. Ils s'aperçoivent du déclin, mais ils ne connaissent que les anciennes recettes devenues inefficaces.

Ce sont là aussi les vraies raisons pour lesquelles le projet pourtant bien anodin de Sir William Beveridge d'insituer les assurances sociales a pu être saboté. Par les procédés parlementaires habituels, le ministre du trésor Kingsley Wood et Sir John Anderson, homme de confiance de Churchill pour les questions de la politique intérieure dans le cabinet de guerre, ont escamoté le projet Beveridge exposé dans un document monumental de 165.000 mots. Les raisons en sont évidentes, si l'on considère que 43 membres des Communes sont directeurs ou administrateurs des grandes compagnies d'assurances et que 50 pairs de la Chambre des lords appartiennent également aux conseils d'administration de ces entreprises. Ces sociétés disposent de réserves de capitaux énormes, ayant entre leurs mains, en absence d'une assurance nationale, toutes les affaires d'assurances d'une nation grande et riche. Semblable à Don Quichotte, Beveridge se ruait contre les murs épais de cette forteresse du capitalisme britannique, muni de son volumineux projet de réforme. En un clin d'œil fut levé le pont-levis par lequel le chevalier aux cheveux blancs voulait pénétrer au galop dans le sanctuaire de la ploutocratie. Du haut du donjon, on annonça solennellement qu'en principe on était d'accord avec tout ce que Sir William avait proposé et qu'on le réaliserait. Mais pas en ce moment, plus tard, après la guerre! Il s'ensuivit un pénible

débat en absence du Premier qui prétendit être souffrant. La victoire des capitalistes de l'assurance, si puissamment représentés aux Communes et dans le gouvernement, était assurée. Tout ce qui restera du plan Beveridge sera une petite réforme insignifiante de lois sociales anglaises. Elle ne touchera pas aux fondations de la puissance des capitalistes des compagnies d'assurances. Au grand scandale de l'aile gauche du parti ouvrier, Bevin et Morrison ont pleinement couvert la tactique parlementaire du gouvernement. Ils ont prouvé là que, désormais, ils appartiennent aux milieux sachant prononcer correctement « home » et « hunger ».

Le manque de jeunes

Les Anglais éprouvent un gros malaise. Ils ne trouvent point d'issue. Après l'échec catastrophique de la vieille équipe de l'entourage de Neville Chamberlain, Samuel Hoare et Sir John Simon, les membres du clan des grandes familles dirigeantes se rendirent compte que le moment était probablement venu de renoncer à leur suprématie. Mais en cette conjoncture unique de l'histoire anglaise il ne se trouva aucune autre équipe apte à prendre le pouvoir. La masse anonyme de ceux ne pouvant prononcer le « H » se remuait sourdement, semblable à une bête géante et gauche. Et la jeunesse s'adonnait à une gaité avilissante, agissant non seulement comme si la crise de son pays ne la regardait pas, mais le déclarant ouvertement. Ainsi les représentants de l'aristocratie financière, qui par l'entremise du parti conservateur dominant les Communes, sont rentrés dans leurs anciennes positions, pour cette simple raison que personne ne les leur disputait. La période sombre de 1940 étant passée, ils se frottent les yeux et constatent, étonnés, que rien n'est changé. Mais ils n'ont rien appris entre temps, comme le prouve l'échec du plan Beveridge. Avec une même gêne, les Anglais contemplant le phénomène du bolchevisme et celui de l'américanisme. Ils les considèrent tous deux comme des menaces, et pourtant tous deux sont leurs alliés. Ils voulaient sacrifier l'Europe en se conservant eux-mêmes. Mais au fond de leur cœur ils savent bien qu'une victoire de leurs alliés scellerait leur propre défaite, tout en préparant le terrain à une troisième guerre mondiale. Tous ces symptômes sont ceux d'une crise de la conscience anglaise que le pays, vivant sur sa seule tradition, ne peut plus maîtriser. Ne fut-ce pas toujours un privilège des Anglais de ne jamais chercher à résoudre les problèmes? Aujourd'hui ils paient ce privilège par une incapacité de renouvellement spirituel. L'ironie avec laquelle ils se considéraient eux-mêmes n'était-elle pas la marque inestimable de leur supériorité? Mais aujourd'hui, elle annihile tout ce qu'on peut encore trouver d'idées constructives. Aussi n'a-t-on plus les masses bien en main, comme on les avait autrefois. Et la jeunesse reste indolente, ne se souciant que du présent, tandis qu'engourdis les vieux ne rêvent qu'au temps passé. La caractéristique de l'Angleterre, au cours de cette guerre, est le manque de confiance en soi, le manque de foi en l'avenir.

« Aussitôt rentrées de notre service au corps féminin auxiliaire, nous met-

Londres en novembre 1940... vu par un journaliste américain dinant avec Duff Cooper à l'hôtel Dorschester

La salle à manger de l'hôtel Dorschester fait à Ralph Ingersoll, l'éditeur du journal newyorkais « P.M. », l'impression d'une salle fantôme hébergeant le monde de 1917-1918 en train de danser et de boire. Des officiers français et polonais, des Anglais aux uniformes hauts en couleurs de la Home Guard et des jeunes Américains de l'escadrille « Aigles » dansent avec de jolies et charmantes jeunes filles, aux toilettes parfaites, aux coiffures impeccables. Mais l'Américain ne se souvient plus si, en 1918, on se peignait déjà les ongles; si cela avait alors été à la mode, ajoute-t-il, on l'aurait certainement fait. Dans le hall de l'hôtel règne une atmosphère cosmopolite. Un Anglais, vêtu comme sur une gravure de modes, accompagne une négresse. Près d'eux, une ravissante jeune femme fume un cigare. Des monocles ornent autant d'yeux féminins que masculins. Les messieurs en civil, remarque l'observateur américain, ne sont pas en habit. Parlant de cette nouvelle mode, Ingersoll ajoute qu'à Londres on ne s'habille plus pour le dîner. Un jazz joue à cette soirée mentionnée par l'Américain dans son reportage. « Ils jouent comme des enrégés », assure-t-il. Danseurs et de danseuses ont trop bu. Leurs visages congestionnés et leur hilarité tournent à l'hystérie. Tout le monde sable le champagne.

Extrait de l'article « Report on England », 1940 par Ralph Ingersoll, New York

tons nos robes du soir et nous allons danser », disait récemment une jeune Anglaise à un neutre venu en Angleterre pour une visite de quelques jours. « Et nous dansons jusqu'à épuisement. C'est le meilleur moyen d'éviter d'avoir à parler et à penser. Surtout ne pas penser! Où en arrivons-nous? » Nous n'osons affirmer que toute la jeunesse anglaise parle comme cette jeune fille. Certes il y a des jeunes qui pensent différemment. Mais dans ces mots on sent l'absence absolue d'espoir, qui résulte du fait que l'Angleterre manque d'une idée directrice pour régénérer sa vie sociale et politique, après la guerre.

Nous autres, Européens, tout en souffrant autant que les Anglais des misères de la guerre, nous pressentons le sens profond de cette lutte qui achèvera l'unification de notre continent. Aujourd'hui déjà, en dépit de toutes leurs différences, nous voyons les pays continentaux préparer l'unité sociale et communautaire européenne. C'est l'avantage que nous avons sur les Anglais dans leur île. Ils restent en arrière. Nous autres, nous marchons de l'avant.

DEJA 70.000...

Dans l'article suivant, "Signal" rassemble un petit nombre de reportages documentaires sur la bataille de l'Atlantique. Ils donnent une image de cette lutte d'un point de vue tout particulier. C'est celui des matelots qui servent sur les navires anglo-américains, non comme militaires, mais à titre civil, comme marins du commerce, réquisitionnés

Pour l'ennemi, naviguer c'est courir à la mort.

Avec chaque navire périssent les membres de l'équipage. Ceux que l'explosion a épargnés disparaissent dans les eaux. L'ennemi met en œuvre tous ses moyens pour maintenir coûte que coûte son ravitaillement. Les pertes en marins sont immenses. Norvégiens, Hollandais, Danois, Belges, Grecs..., et autres, sont engagés comme matelots, la plupart du temps, par contrainte. Tout ce que les ports du monde peuvent encore contenir d'épaves humaines cherchant une dernière chance est enrôlé pour le voyage vers la mort.

On les place sur des bâtiments aux bordages disjoints, sur de vieilles barques qui n'ont pas rendu visite au bassin de radoub depuis des lustres. C'est l'ordre de voyage dans l'au-delà pour le compte des racoleurs. L'enrôlement sur le navire de la mort! Pour une bouchée de pain supplémentaire!

Le capitaine Eriksen déclare:

Que n'est-il pas promis à ces matelots!

« Notre défense contre les sous-marins allemands est excellente! Nos nouvelles armes constituent une protection efficace. Nos unités de guerre montent la garde. Et puis, il y a la paye! La haute paye!

« Les embarcations de sauvetage sont munies de postes émetteurs de S.O.S., d'instruments de navigation, de ceintures de sauvetage, de vêtements chauds, de lignes pour la pêche! Les équipages de pétroliers reçoivent même un complet d'amiante, pour le cas très improbable, où... Parfois même sont mises à bord des vedettes rapides capables de lutter contre les sous-marins... »

Beaucoup de matelots sont à la côte. D'autres sont apatrides, tous chômeurs, et sans moyens d'existence dans cette terre sainte des démocraties. Mal vêtus,

sous-alimentés, en pleine détresse. Et voilà qu'on leur offre de hauts salaires!

Après le premier voyage, vient la désillusion, si le sort a laissé la vie sauve à ces pauvres bougres.

70.000 d'entre eux sont déjà tombés sous les coups des torpilles, ou ont disparu dans les flots.

Ainsi parla le capitaine Eriksen, qui commandait un cargo norvégien réquisitionné par les Anglais. Il fut torpillé le 23 janvier 1943, au sud des Açores, par un sous-marin allemand, qui le sauva.

De la chair à poisson!...

Le ministère de la guerre américain annonçait, au début de février dernier, la dramatique nouvelle de la disparition en mer de 1.400 soldats. Il s'agissait de la perte de deux transports de troupes en Atlantique nord. Le minis-

tère oubliait de mentionner les quelques 150 hommes d'équipage de toutes nationalités qui, eux aussi, avaient trouvé la mort dans la catastrophe. Il est vrai que parmi eux se trouvaient peu d'Américains et encore moins d'Anglais. En effet, d'après le capitaine Eriksen qui roule sa bosse sur toutes les mers depuis 40 ans, les véritables marins anglais du commerce sont pour la plupart ou disparus en mer ou prisonniers de guerre.

Marin éprouvé, Eriksen connaît son métier. Il doute fort que ces deux navires aient eu à bord assez de canots de sauvetage et de radeaux pour les 1.550 hommes qu'ils transportaient. Autrement, comment expliquer qu'un seul homme put être sauvé? Eric Munday, numéro matricule 21.48745, de Thornton, Surrey?

Voyage sur un volcan

Le « Ceramic » est un bâtiment de 18.900 tonnes. Il vient d'Angleterre et fait route vers l'Afrique, ayant à bord — aux dires du survivant Munday — plus de 1.000 officiers et soldats de régiments de pionniers britanniques, et matelots de la marine royale, avec un équipage de 350 hommes.

Par gros temps et forte mer, le transport reçoit, coup sur coup, deux torpilles, qui font dans sa muraille une brèche grande comme une porte de grange. Les paquets de mer écrasent les canots de sauvetage. A bord, la confusion tourne à la panique. Du pont supérieur on jette à la mer des radeaux qui assomment les hommes déjà en train de nager dans l'eau glaciale. Les dernières cloisons étanches cèdent; 10 secondes plus tard, le navire s'ouvre en deux dans un tonnerre infernal, et sombre.

Au petit jour, dans une mer de cadavres, s'étendant sur plusieurs milles, le commandant du sous-marin ne retrouve qu'un survivant, le pionnier Munday, de Thornton Heath, 19, Fulham Road, Surrey.

Les destroyers et les corvettes croisent à toute vapeur dans les parages et lancent des grenades sous-marines qui ébranlent le navire agonisant sous ses pieds. Une corvette tire, de tous ses canons. Ils voudraient bien, mais ils ne peuvent rien pour nous, les destroyers et les corvettes!

Morts de froid

Le journal londonien « Daily Mail » publiait en février dernier une interview d'un matelot américain qui avait participé au sauvetage des survivants de deux gros transports américains torpillés. La perte de ces deux bâtiments causa la mort de plus de 850 hommes.

Des centaines d'entre eux n'avaient pu, au moment de la double catastro-

Dans l'Atlantique: quelques poutres éparpillées... et un matelot.

phe, prendre place ni dans les canots de sauvetage ni sur les radeaux. Ils se noyèrent et gelèrent dans les eaux très froides de l'Atlantique... En dépit des promesses, en dépit de la haute paye!

900 matelots brûlés vifs

Voici quelques semaines, un convoi de 16 pétroliers était anéanti dans l'Atlantique, à l'ouest des Açores. 16 navires chargés à bloc de mazout et d'essence, destinés au corps expéditionnaire allié en Afrique, tombèrent ainsi sous les coups des sous-marins allemands.

900 marins périrent, les uns brûlés vifs dans l'huile enflammée répandue sur les flots, ou asphyxiés par les fumées du chargement en feu, les autres noyés. Un des dix survivants, Johann Johannson, né dans l'Etat de New-York, de parents norvégiens, nous décrit son odyssée:

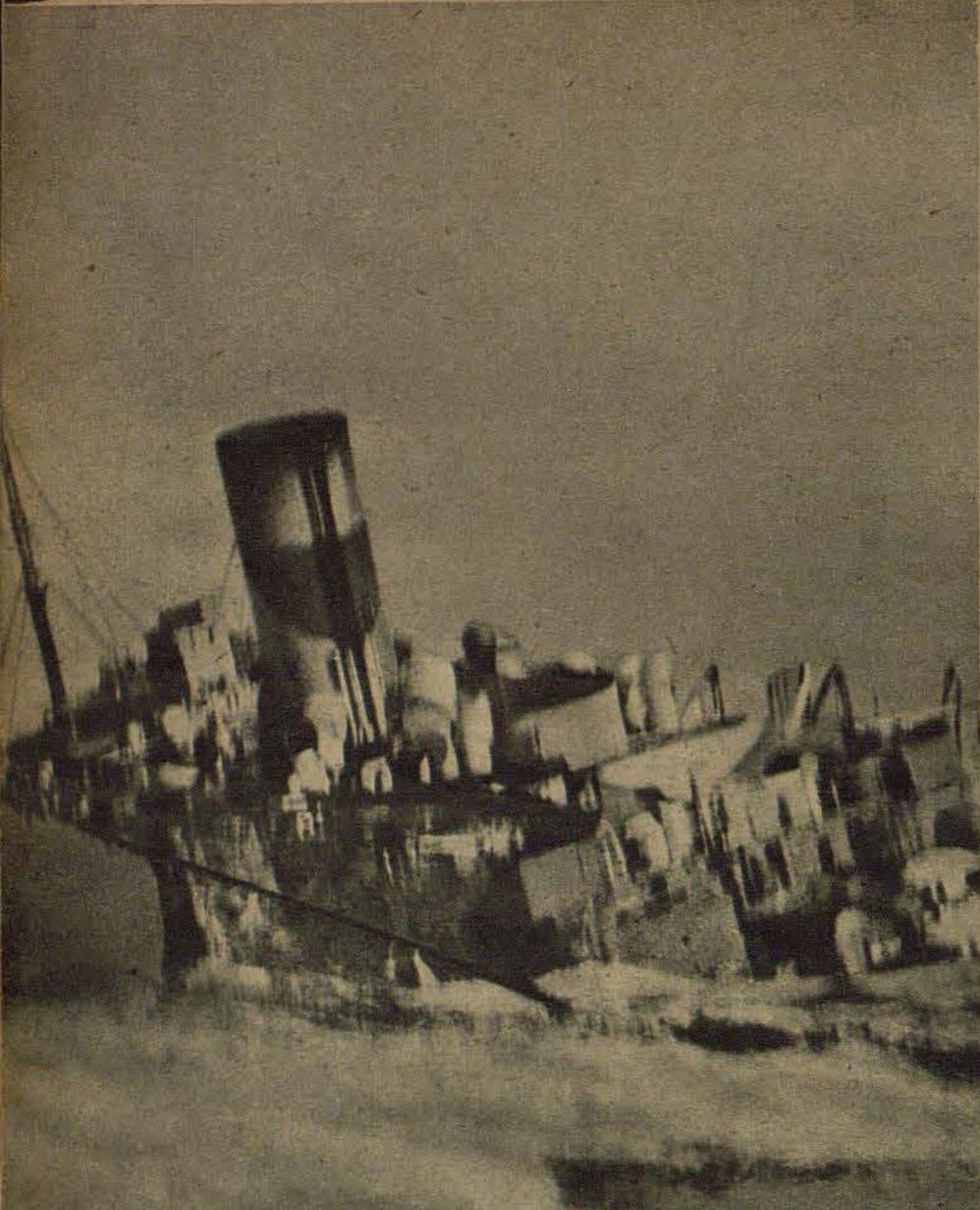
« Je ne voulais pas naviguer. Mais le tribunal américain me menaçait de prison pour refus de service civil. Je m'embarquai donc à regret, comme matelot de pont. Des camarades m'avaient prévenu: « Choisis le service de pont, c'est encore ta meilleure chance. » C'est la nuit que cela arriva. Le troisième pétrolier derrière nous éclata comme une fusée, un enfer pour les pauvres bougres qui le montaient. Puis ce fut notre tour. Une flamme à babord. Le feu gagne et jaillit en un sifflement effroyable. La vague de flammes nous balaie et s'élève dans les airs, jusqu'à plus de cent mètres, deux cents mètres peut-être. Il me semble que je brûle vif, mes cheveux sont roussis, ma peau éclate... Je me retrouve sur le gaillard... Bon dieu, qui! Encore une barque qui saute! Je me précipite comme un fou vers les canots de sauvetage. Inutile. Trop tard, malédiction! Destroyers et corvettes croisent à toute vapeur dans les parages et lancent des grenades sous-marines qui ébranlent le navire agonisant sous mes pieds. Une corvette tire, de tous ses canons. Ils voudraient bien, mais ils ne peuvent rien pour nous, les destroyers et les corvettes! »

Soudain un craquement, le plancher du gaillard disparaît sous lui. Il est projeté dans les airs et ballotté tel un fétu, au milieu d'un embrasement de feu, de fumées et de vapeurs d'essence. Dans un claquement, son corps tombe à l'eau et s'enfoncé. Sa ceinture

Dans le golfe de Mexique: Plus jamais sur un pétrolier! Durant quelques minutes, cet homme a nagé dans le mazout nausabond et visqueux. Une gorgée aurait suffi à lui donner la mort. Ses yeux sont atteints; il risque de perdre la vue.

Quand un pétrolier coule, impossible de se sauver.





La meilleure défense n'empêche pas le torpillage! De deux torpilles, un sous-marin allemand vient de couler, dans l'Atlantique nord, ce croiseur auxiliaire britannique de 16.644 tonnes.

de sauvetage le ramène à la surface, où il revient à lui.

Autour de lui, c'est une mer de flammes. Ici et là, des torches géantes : les pétroliers qui flambent. Sur le pont de l'un d'eux, quelques hommes courent, affolés, puis s'affaissent brusquement.

D'autres, à l'avant d'un transport embrasé, sautent à la mer. Mais l'Atlantique est en feu. Ils plongent et ne reparaissent plus. Pauvres bougres...

Toujours seul dans l'Atlantique. Le froid, la faim et la soif épuisent son pauvre corps. L'eau salée lui a brûlé les yeux et détrempé les membres. Il est plus mort que vif lorsqu'un cargo neutre l'aperçoit et le sauve. Ce n'est pas en Afrique, mais en Europe qu'il touche terre.

Il l'a échappé belle. Et guéri pour toujours. Au diable les hautes payes pour naviguer.

Racolage... démocratique!

Le directeur général de la corporation maritime britannique, Jarmann, déclarait, entre autres, dans une conférence d'experts navals alliés, tenue à Londres, qu'il avait eu un entretien très confidentiel de trois heures avec le Premier lord de l'Amirauté, Alexander. Au cours de cet entretien, il aurait clairement fait comprendre à Alexander que les experts navals alliés n'étaient nullement satisfaits de la protection anti-sous-marine que la flotte et l'aviation britanniques avaient pu, jusqu'ici, accorder à la marine marchande alliée. De beaucoup plus grandes masses d'avions devraient être affectées à la protection des convois.

Mais Alexander n'a pas ces appareils à sa disposition.

Aussi longtemps que des marins étrangers navigueront pour la Grande-Bretagne la situation restera inchangée.

On racole tout simplement les marins, comme au bon vieux temps, à Shanghai. On se servait alors de l'alcool, de matraques, de fausses signatures et de sacs qu'on lançait sur la tête de la victime afin de l'assommer et de l'amener à bord. Aujourd'hui, c'est le juge et la loi qui réquisitionnent les hommes libres dans les libres démocraties.

Le Président du syndicat des marins dans le gouvernement norvégien émigré, Ingvald Haugen, a avoué à un correspondant du journal suédois « Socialdemokraten », que 3.000 marins norvégiens aux Etats-Unis ont été contraints par les autorités américaines à entreprendre la course à la mort sur l'Atlantique, bien qu'ils refusassent de s'embarquer.

Les chiffres parlent

L'empire britannique possédait 21,2 millions de tonnes BRT, les U.S.A. 9,3; volontairement ou contraints, Norvège, Danemark, Hollande, Belgique, France, Pologne, Grèce, Yougoslavie et les nations sud-américaines livraient aux alliés 11,50 millions de tonnes BRT. Jusqu'à fin 1942, 10 millions de tonnes de navires neufs ont été construits. L'adversaire disposerait donc au total d'une flotte marchande de 52 millions de tonnes de jauge brute, si l'on ne devait retrancher 2,3 millions de tonnes constamment en réparation dans les ports (d'après les dires de l'amiral américain Land)... et si jusqu'à fin 1942, 28 millions de tonnes n'avaient pas été coulées par les puissances de l'Axe.

L'adversaire ne disposait donc plus, au début de 1943, que de 21,7 millions de tonnes.

Et maintenant on va rechercher les vieux rafiots dans les cimetières de navires. Et maintenant naviguent, avec des équipages racolés de force, de vieilles barques qui devraient être de-



Hannelore Schroth

dans les films Terra
"Sophienfund" et
"Geliebter Schatz"



et dans le film de l'Ufa
"Liebesgeschichten"



puis longtemps à la ferraille. Les vétérans les plus fatigués doivent entreprendre la course à la mort sur l'Atlantique. De plus en plus, les marins se refusent à naviguer sur ces bateaux de négriers.

Un équipage déserte

Par le travers de Gibraltar, une corvette britannique rencontre un canot de sauvetage monté par vingt marins. Ceux-ci affirment avoir été torpillés par un sous-marin allemand dans le détroit de Sicile. Le canot est amené à Gibraltar où une enquête établit qu'il s'agit de matelots évadés de leur navire à Oran, par crainte d'être torpillés, et tentant de se rendre dans un port espagnol.

Dans les parages de Port of Spain, un navire fantôme, sans un homme à bord, s'en va à la dérive : son équipage l'a tout simplement abandonné en haute mer.

Les compagnies de navigation anglo-américaines se plaignent que leurs bâtiments doivent souvent naviguer avec des équipages réduits de moitié, parce que les matelots désertent. Aussi les tavernes à matelots sont-elles désormais étroitement surveillées, afin de pouvoir constamment compléter les équipages.

Une vieille chanson sera de nouveau fredonnée de l'autre côté de l'Atlantique : « The Death-ship is it I am in, ...all I have lost, nothing to win ...so far off sunny New-Orleans ...so far off lovely Louisiana... » « Je voyage sur le vaisseau de la mort, j'ai tout perdu, rien à gagner, ...si loin de la Nouvelle-Orléans ensoleillée, si loin de la délicieuse Louisiane... ».

La mort rôde...

Que leurs étraves labourent les mers à l'équateur ou à la limite des glaces en océan arctique; qu'ils espèrent, dans les tempêtes et les brumes de l'Atlantique en furie, échapper au destin, qu'ils naviguent en convoi, sous la garde de destroyers et de corvettes ou même protégés par des escadres de bataille,... qu'ils soient des pétroliers rapides ou des cargos lents,... nulle part les navires de commerce anglo-américains sont en sécurité. De tous côtés la mort les guette, les torpilles les chassent entre deux eaux et leur font de terribles morsures en pleine chair.

Pas même à l'ancre dans leurs rades nationales, en Tamise ou dans la Humber, les navires ne sont à l'abri des coups mortels.

Les Alliés auront beau contester et tenir secrets les chiffres de tonnage coulé, les sous-marins allemands resteront à leur poste de combat et continueront à envoyer, navire après navire, la flotte anglo-américaine par le fond. Et les équipages avec. A bord des bateaux de commerce il faut de solides matelots, non des gringalets. Et les marins se font rares. Dans cette bigarrure de peuples vassaux germe peu à peu ce sentiment qu'un gueux solide et bien vivant, sans la moindre livre sterling en poche, vaut mieux qu'un cadavre au portefeuille rebondi.

Et lentement se dégage le sens caché des paroles prononcées par le ministre de la guerre américain à la conférence de presse du 18 février 1943. Il donna les chiffres de 3.533 tués et 6.132 prisonniers en Tunisie, ajoutant que 25.684 étaient portés disparus !

C'est en Atlantique et en Méditerranée que ces 25.684 hommes disparurent, sans compter les équipages des navires qui les transportaient vers la terre africaine.

Qui navigue pour l'Angleterre...

L'un des 70.000...

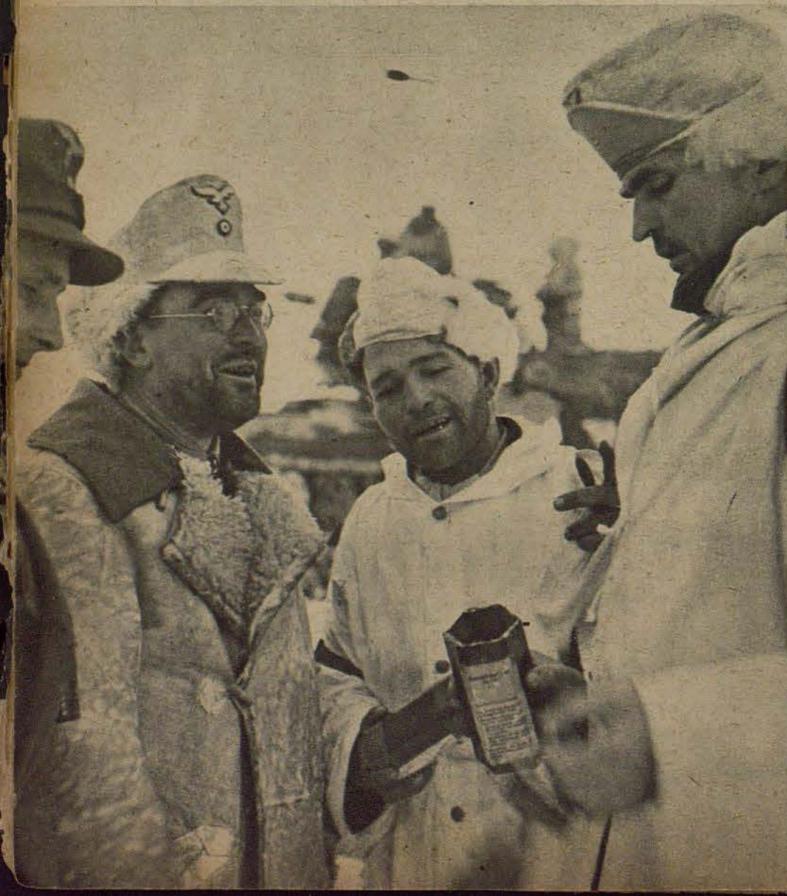
Clichés des correspondants de guerre Meisinger, Reymann Weiss, Augst (PK.)





Le moteur démarrera-t-il? Le commandant et ses hommes observent avec intérêt si ce char soviétique qu'ils viennent de capturer peut encore être utilisé. Chargés de la défense de leur aérodrome, ils viennent de détruire ou de mettre hors de combat, dans un corps à corps et sans canons anti-chars, treize blindés, dont quelques-uns du plus gros modèle.

«Le sucre de raisin est excellent», dit le médecin-major au lieutenant-colonel Tyroller. «Il n'a pu rendre malade votre chef de bataillon.» Le commandant sourit: «Mais non, nous venons de constater que celui-ci et mon officier d'ordonnance se sont trompés de paquet. Ils ont mangé du talc...»



On apporte les munitions. «On pourrait conter d'innombrables anecdotes sur le groupe Tyroller», écrit notre correspondant de guerre en nous envoyant ce cliché. «Voici le caporal-chef qui, chaque jour, assure le ravitaillement en munitions. Un jour, les Soviétiques démolissent sa camionnette. Il prend aussitôt un traîneau à traction animale. Mais les chevaux sont bientôt tués sur place et lui-même échappe à grand-peine. Je le revois avec un nouveau traîneau: ses camarades tirent avec lui le précieux chargement dont dépend, dans les forêts, notre vie à tous.»

«GROUPE DE COMBAT TYROLLER»

Pendant des semaines, dans la neige et le froid glacial, ce groupe a défendu son poste, un aérodrome sur le Don, avec ténacité et acharnement contre des forces bolchevistes d'une supériorité écrasante. La position qu'il a tenue constituait l'un des points d'appui en hérisson de la défense allemande à l'est, pendant l'hiver de 1942-43. «Signal» décrit ici les exploits de ces hommes qui, dans une union intime entre officiers et soldats, ont su tirer le maximum de leurs forces et des quelques armes dont ils disposaient. Ils ont ainsi causé de grosses pertes à l'adversaire



L'AÉRODROME a une étendue d'un kilomètre et demi sur deux. Il est situé dans un secteur étroit du front, sur le Don. Percant les lignes de défense allemandes, les Soviétiques l'ont encerclé. Cinq semaines plus tard, les noms de l'aérodrome et de son commandant étaient connus sur tout le front du Don.

Dès l'encercllement, l'officier le plus ancien prend le commandement. C'est le lieutenant-colonel Tyroller, âgé de 46 ans, commandant un groupe de D.C.A. légère et auquel la cravate de chevalier de la Croix de fer avait été décernée le 24 décembre 1942. Disposant d'environ 2.000 hommes, il forme un groupe de combat autour de ses batteries de D.C.A. On y trouve des soldats aux écussons jaunes, bruns ou noirs, des aviateurs, du personnel de terre, des sapeurs, des pontonniers, des hommes du cantonnement, du train, de toutes armes, bref, de soixante-cinq

unités différentes de l'armée allemande. Avec, en outre, une unité de D.C.A. italienne et quelques auxiliaires russes, fidèles aux allemands. C'est le groupe de combat Tyroller que, jour après jour, l'adversaire attaque avec acharnement.

Les Soviétiques ignorent le nombre de défenseurs. La veille de Noël, deux de leurs régiments passent à l'attaque. Pendant deux jours et une nuit, le petit groupe se défend contre les bolcheviques. Entre temps, des batteries soviétiques et des mortiers lourds bombardent l'aérodrome. Sans cesse, de nouvelles troupes bolchevistes, jaillissant des gorges sombres, se ruent vers les positions allemandes. Des compagnies d'assaut, des bataillons entiers succombent sous le feu des quelques armes lourdes apportées par avion et que les défenseurs, répartis par petits groupes de dix, utilisent au maximum.



Au poste de commandement du groupe de combat: le lieutenant-colonel Tyroller donne le texte d'un message par radio. Son officier-adjoint en prépare un deuxième. Déjà, quelques heures avant la prise de ce cliché, le sous-officier qui reçoit ici le radiogramme avait détruit à bout portant deux blindés soviétiques.



Tireur d'élite de la Grande Guerre. Des ombres s'approchent furtivement à travers le champ de neige qui borde l'aérodrome. Ce sont des Soviétiques, attaquant avec les forces d'un bataillon entier. Dans le groupe, se trouve un sous-officier, au sang-froid exceptionnel et plein d'expérience, vétéran de la Grande Guerre. Il a plus de

40 ans. Deux camarades l'assistent, deux jeunes pour qui la guerre de l'est est la première expérience militaire. Ils chargent son fusil, tandis qu'il tire, avec régularité, sans ébranlement et sans hâte. Devant la position, épars sur le terrain, on peut compter, après l'attaque, 270 bolcheviks abattus par son feu précis et celui de quelques camarades.

« Tant que le commandant aura le sourire, nous tiendrons la position! ». C'est ce que pensent les hommes du groupe Tyroller en regardant affectueusement le visage barbu du lieutenant-colonel.

Il y a aussi une jeune fille dans le groupe de combat: elle s'appelle Maria. Etant encerclée avec les 2.000 hommes, elle se mit immédiatement à leur disposition comme interprète, car elle parle couramment... le patois souabe! Elle l'a appris de sa mère allemande. Clichés du correspondant de guerre Lengwenings (P.K.) Dessins du correspondant de guerre Hans Liska (P.K.)

Après les grandes attaques, un calme inquiétant règne sur le front. Les Soviétiques flairent un piège tendu par les Allemands. Ils envoient des éclaireurs avec mission de déterminer la force réelle des défenseurs. Mais les hommes du groupe sont décidés à tenir la position aussi longtemps que le haut commandement l'exigera. Sans cesse ils tirent, lancent des détachements à l'assaut, changent chaque jour de position, jusqu'à ce que les munitions commencent à manquer.

Des avions de transport arrivent. Les aviateurs aident leurs camarades en leur apportant des cartouches, des grenades, des armes de toutes sortes, du pain, des conserves et des cigarettes. En rase-mottes, ils survolent les positions, se glissant dans les vallées, bondissant par-dessus les collines. Après l'atterrissage, les avions ne s'attardent que quelques instants, pour déposer leur cargaison et emporter les blessés.

Les aviateurs de combat, eux non plus, n'oublient pas leurs camarades qui, tels des fantassins chevronnés, défendent leur ancien aérodrome. Chaque jour, ils décrivent leurs spirales dans le ciel, cherchant les positions ennemies et lâchant leurs bombes. Mais de tous côtés les Soviétiques renouvellent leurs attaques avec un acharnement croissant. Sur le terrain, on compte des milliers de cadavres russes. Dans une seule journée, la D.C.A. légère du groupe, tirant d'une position découverte, anéantit onze blindés ennemis.

Mais voici une pénible nouvelle: la situation stratégique sur le Don moyen ne permet pas de dégager l'aérodrome. Il faut l'évacuer. Que faire des 2.000 hommes qui l'ont défendu pendant plus de quatre semaines avec une bravoure incomparable?

Durant trois nuits, les avions de l'escadrille du capitaine G. volent sans arrêt. Durant quatre semaines, ils ont ravitaillé le groupe en munitions, en armes et en vivres. Maintenant, ils viennent chercher les défenseurs de la position perdue. Malgré le brouillard de la deuxième nuit, ils parviennent à sauver le groupe. Rétrécissant le « hérisson » de plus en plus, les bolcheviks gênent les atterrissages et les départs par leur feu nourri et leurs grenades. Quand l'avant dernière Ju 52 atterrit, le hérisson n'a plus qu'un diamètre de 100 mètres. La pression des Soviétiques devient de plus en plus forte. Le dernier avion qui doit enlever le reste des hommes, ne peut plus atterrir. Alors un jeune lieutenant d'une division aérienne récemment formée demande le commandement des trente derniers hommes. Il est célibataire, explique-t-il, tandis que l'officier le plus ancien qui avait été désigné, est marié. On donne suite à sa requête.

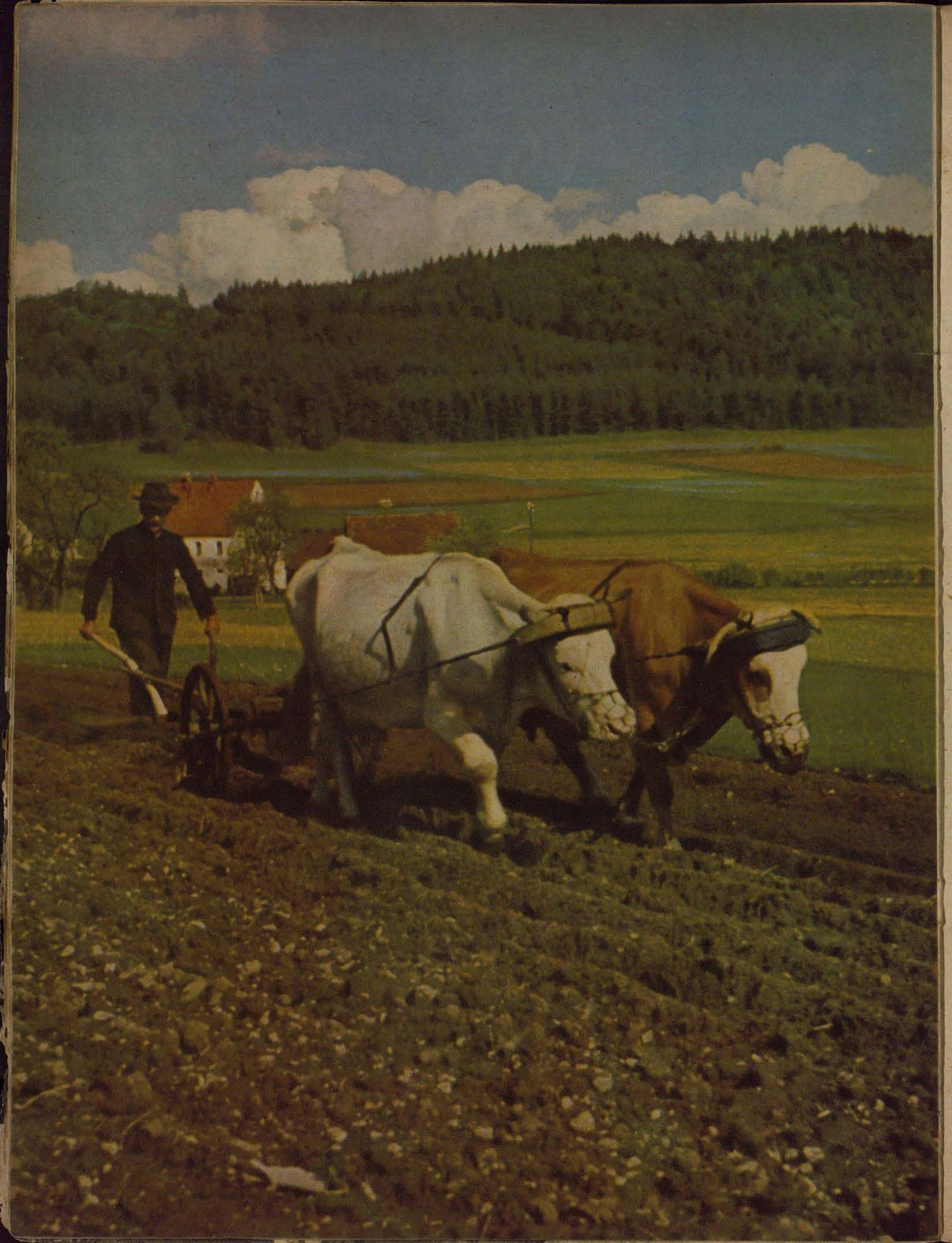
Un quart d'heure plus tard, le dernier avion de transport volant au-dessus de l'aérodrome ne voit plus rien des derniers occupants. 1.957 hommes ont pu évacuer la position par la voie des airs. 30 y sont restés avec leur lieutenant.

Voir à la suite les trois pages en couleurs: A droite: Stukas. Les bombes ont été jetées. Le groupe de stukas revient en formation serrée. Sur la double page en couleurs: Combats de rues. Tandis que les voltigeurs fouillent la ville maison par maison, un canon anti-char couvre leur marche contre une attaque ennemie. Clichés des correspondants de guerre Niermann, Knobloch (PK)









25 ans plus tard

Le pain de guerre au cours d'un quart de siècle

Tous ceux qui ont connu l'année de guerre 1917 se rappellent sûrement, comme une chose fort désagréable, ce qu'on appelait alors le « pain de guerre. » Pourquoi notre pain de guerre est-il aujourd'hui bien meilleur et agréable au goût? L'homme de la partie nous l'explique: le secret est dans la préparation et dans la cuisson

Depuis des siècles, le pain est la base de la nourriture de l'homme. On peut donc admettre que l'humanité doit, à la longue, avoir appris à fabriquer un pain agréable et nourrissant. Mais l'homme ne cesse jamais d'apprendre, parce que ses conditions de vie se transforment et se perfectionnent sans cesse, indépendamment de la guerre et de ses nécessités.

La guerre actuelle a modifié la nourriture de tous les peuples européens, comme d'ailleurs au cours de la dernière guerre. Mais autrefois, par suite du blocus britannique, on avait dû recourir aux succédanés, aux « ersatz ». On avait allongé la farine avec du maïs et des graines de lupin, et même avec des matières inassimilables ou sans valeur nutritive. De mauvaises langues allèrent jusqu'à prétendre que le pain de guerre contenait de la sciure de bois et de l'écorce d'arbre.

Aujourd'hui, on n'a plus besoin de recourir aux « ersatz », mais aux équivalents. Nous savons que la nourriture de l'Europe souffre d'une carence d'albumine; mais nous savons aussi que le son contient des grains d'aleurone. Pour devenir digestibles, ces grains cristallins doivent d'abord être « ouverts ». La farine de seigle renferme 14 % de cette matière analogue à l'albumine et il convient de la rendre utilisable pour la nourriture de l'homme. A cet effet, pour obtenir la farine à pain, on prend $\frac{3}{4}$ de cette précieuse farine de seigle, et $\frac{1}{4}$ de farine d'orge, en y ajoutant une très petite quantité de farine de pommes de terre (quelques centièmes) et on mélange le tout. On cuit ce « pain complet » le double de temps qu'il faudrait pour le pain de froment et de seigle, soit: une heure et demie à deux heures au lieu de 45 minutes, et à une plus forte température. On dégage, par là, l'albumine végétale renfermée dans les grains d'aleurone et on obtient, en outre, une croûte ferme et une structure durable, ce qui empêche le pain de devenir trop rapidement rassis. Le boulanger, il est vrai, a un travail plus délicat et doit y apporter plus de soin que pour le pain ordinaire. Il lui faut obtenir une fermentation complète avec de la pâte aigre et veiller à ce que le pain soit entièrement cuit et ne reste pas humide.

Si le pain actuel accuse encore quelques défauts et peut ne pas plaire aux estomacs trop sensibles, il n'en est pas moins vrai que les boulangers expérimentés, ainsi que le plus grand nombre des consommateurs, s'y sont habitués et n'ont eu qu'à s'en louer. L'apparence très sombre du nouveau pain est également nouvelle; mais l'œil s'y est aussi accoutumé.

Il est probable que ce pain subsistera après la guerre, et l'on oubliera vite qu'on l'a regardé et mangé d'abord avec méfiance, comme « pain de guerre ». La qualité finit toujours par triompher.

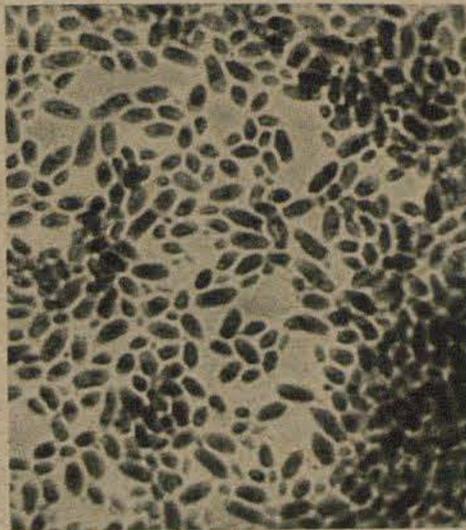


1 Trois quarts de seigle et un quart d'orge, tels sont les composants essentiels du pain de guerre d'aujourd'hui. On y ajoute encore une très faible quantité de farine de pommes de terre



Les secrets de la pâte à pain, vus au microscope.

2 Cette vue grossie 800 fois nous révèle la composition de la farine. Les taches sombres sont des grains d'amidon, les parties hachurées, du son, contenant des vitamines.



3 Ces bactéries de la pâte aigre ont pour objet de rendre le pain digestible. Elles agissent sur la pâte qui devient plus légère et laisse pénétrer partout la chaleur du four.



4 Ces vagues désordonnées ne sont autre que le processus de la fermentation dans la pâte aigre, qui s'accomplit sous l'effet de l'acide carbonique et fait naître les bactéries de levure et d'acide lactique.



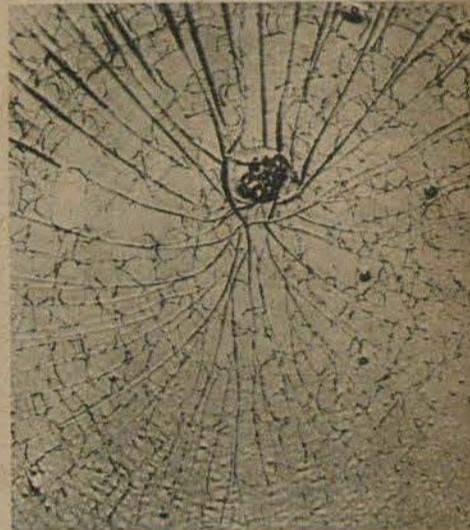
Le mélange

5 de la pâte aigre avec la pâte à pain non encore fermentée est une opération bien connue par la préparation de la pâte à gâteaux. C'est ce mélange qui fait lever le pain.

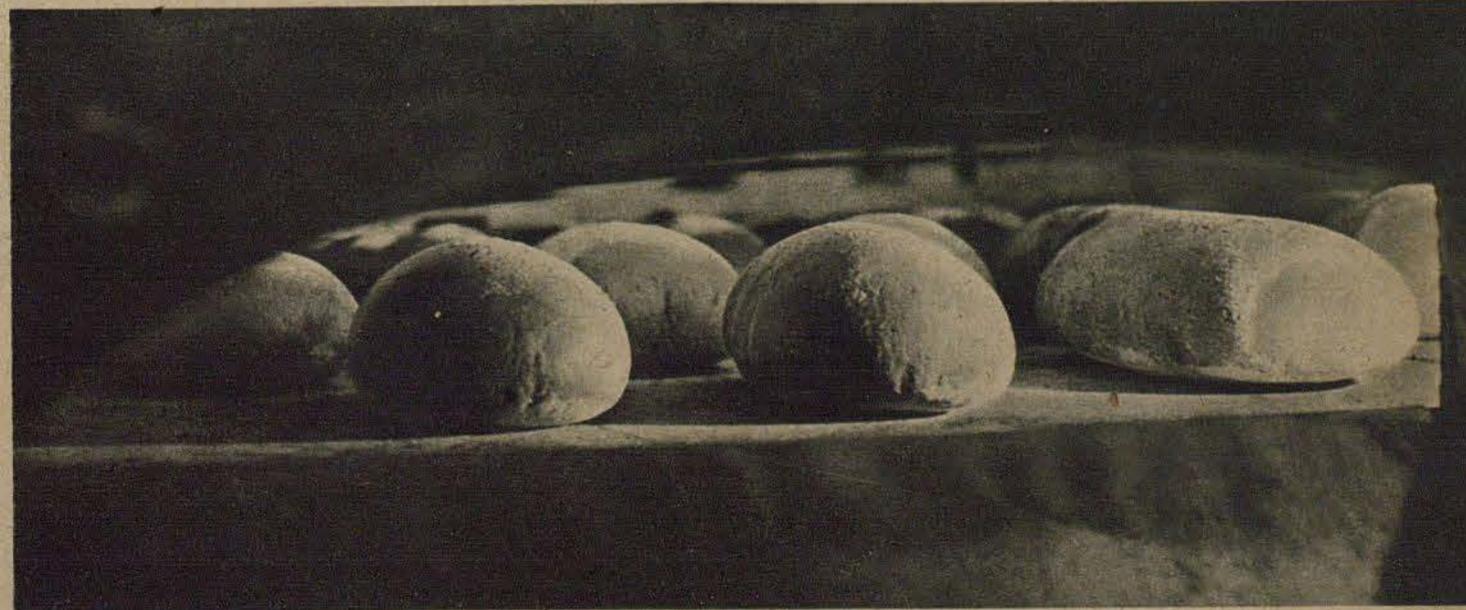


Notre pain quotidien après 1 h. 1/2 de cuisson, mie et croûte.

6 Vue de la mie. La pâte a perdu son eau, l'albumine s'est figée et les produits de fermentation sont détruits. Le pain peut ainsi être conservé.



7 Vue de la croûte. Le fin réseau de lignes provient de la dextrine figée. Celle-ci se forme par l'éclatement des grains d'amidon et est légèrement sucrée.

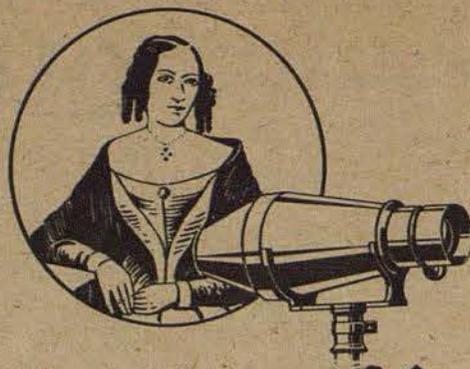


8 Le vrai secret de la cuisson du pain, c'est la chaleur convenable. A 280 degrés pour descendre jusqu'à 160°, la cuisson du pain de guerre dure 1 h. 30. Mais cette durée peut se prolonger jusqu'à 22 heures, par exemple, pour un pain caramél.



Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE OPT. WERKE A-G · WETZLAR



Un siècle



de photographie
Voigtländer

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLensäURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

LA FRANCE DE 1936, BASE SOVIETIQUE.

Les méthodes politiques de combat de l'Union Soviétique.

L'Allemagne se trouve engagée dans une guerre totale contre le bolchevisme. On ne saurait mieux expliquer pourquoi elle a mobilisé toutes ses forces contre lui qu'en donnant, en exemple, la France lorsque celle-ci se préparait à devenir une République soviétique.

Le 2 mai 1935, la France concluait un traité d'alliance avec l'Union soviétique. Ce pacte devait s'intégrer dans le cadre des statuts de la Société des Nations et laisser même à l'Allemagne une porte ouverte, bien qu'il fût dirigé, de la part des Soviets, contre tous les Etats autoritaires de l'Europe. En même temps, ce pacte laissait les mains libres aux bolcheviks, ce dont on ne tint pas compte en France, sauf dans les partis de droite. Une clause, il est vrai, devait entraver toute imixtion directe des Soviets dans la politique intérieure de la France. Mais l'avenir ne tarda pas à démontrer que les Soviets n'avaient nullement l'intention de respecter cette clause.

La première conséquence de ce pacte était claire. La gauche marxiste, et surtout les communistes, se virent soutenus dans leurs tentatives de fomenter des troubles, grâce au traité avec l'Union soviétique. Le pacte conclu, dès 1934, entre les communistes et les socialistes, fut mis en action contre les fascistes. Le financement de cette nouvelle activité fut assuré par des subventions soviétiques qui dépassèrent 100 millions de francs par an.

Un signal qui vient de l'est.

Peu de mois après la conclusion du pacte d'alliance entre la France et l'Union soviétique, le Front Populaire entra en action. Les radicaux-socialistes, sous la direction de Herriot et de Daladier, s'étaient ralliés au marxisme. De violentes bagarres eurent lieu avec les Français restés fidèles à la patrie et groupés en divers partis nationaux. Après la ratification du pacte par la Chambre, en février 1936, le Front Populaire eut toute liberté d'action. Les élections furent un gros succès pour la gauche, surtout pour la fraction communiste. Ce fut le signal de l'action. De fréquentes émeutes éclatèrent dans les rues, les grèves se succédèrent, les ouvriers, excités par les communistes, occupèrent les fabriques. A Paris, seulement, plus de 100.000 fonctionnaires et employés des services publics abandonnèrent temporairement leurs postes et empêchèrent, par des actes de violence, les travailleurs de bonne volonté d'accomplir leur devoir.

Les syndicats soutinrent cette attitude. L'influence bolchevique, les sabotages et la corruption se développèrent à un tel point que les syndicats refusèrent de faire partie du ministère Blum et que Blum, lui-même, n'osa pas exiger leur participation. Les syndicats se considérèrent comme un ministère des masses, c'est-à-dire comme un comité de surveillance révolutionnaire soviétique, chargé de pousser, de plus en plus fort, le gouvernement du Front Populaire sur la pente glissante.

La France, République soviétique.

Thorez, le chef communiste français, qui exécutait les directives de Staline, incita le gouvernement français à sou-

tenir ouvertement les communistes espagnols. Le ministre de l'aviation, Pierre Cot, livra des bombardiers modernes à Négrin, le président du conseil des ministres de l'Espagne rouge. Des plans de fabrication de matériel de guerre importants disparurent des usines d'armement et passèrent aux mains des bolcheviks. Ceux-ci préparaient la révolution. Déjà, au printemps 1936, à Soissons par exemple, des tribunaux révolutionnaires ne craignirent pas de prononcer des peines capitales, tandis que les bourreaux étaient protégés par des ministres comme Rucart ou Salengro. A Perpignan, on constitua un comité soviétique local qui fut reconnu par le ministère Blum comme auxiliaire du gouvernement. De petites villes furent occupées, de grandes villes terrorisées. Des enfants furent maltraités et même tués, parce qu'ils portaient de meilleurs habits que le communisme ne le permettait. Toute la France fut partagée en 7 zones rouges, dans lesquelles des officiers soviétiques préparèrent la révolte armée. La révolution put être évitée grâce à la fermeté de l'armée et à la vigilance des partis nationaux. Mais les bolchevistes français, jusqu'au début de la guerre, ne cessèrent pas leurs tentatives pour déclencher la guerre civile.

Les suites.

Un véritable chaos économique, tel que le désiraient les agents bolchevistes, accompagna ces troubles politiques et cette terreur. Sous la pression des Soviets qui dominaient déjà dans les syndicats, Blum introduisit la semaine de 40 heures, avec le paiement d'un temps de travail de 48 heures. Cette mesure eut des conséquences fatales. Les prix montèrent continuellement et les salaires ne réussirent pas à compenser l'augmentation du coût de la vie. La situation de la classe moyenne et de la classe ouvrière empira.

Par suite de la dévalorisation du franc, décidée par Blum, sur le conseil des financiers juifs, les difficultés se multiplièrent pour chacun, tandis que l'augmentation des salaires n'arrivait pas à compenser cette mesure. Ceci amena de nouvelles grèves qui, bientôt, par suite des mots d'ordre politiques, constituèrent un danger pour l'Etat. La confiance disparut et ne put être rétablie par aucun des gouvernements de Front Populaire qui se succédèrent. La dette de l'Etat augmenta de jour en jour ce qui n'empêcha pas les chefs marxistes d'encaisser de forts profits. Léon Blum lui-même trahit le pays en acceptant des livraisons de matériel de guerre sans valeur. La révolution allait éclater et précipiter la France dans l'abîme de l'idéologie bolcheviste, comme elle l'avait fait, en 1917, pour la Russie.

C'est alors que la deuxième Grande Guerre mondiale vint mettre fin à cette menace. En été 1940, ce fut la débâcle que la France avait préparée par sa politique intérieure et extérieure.



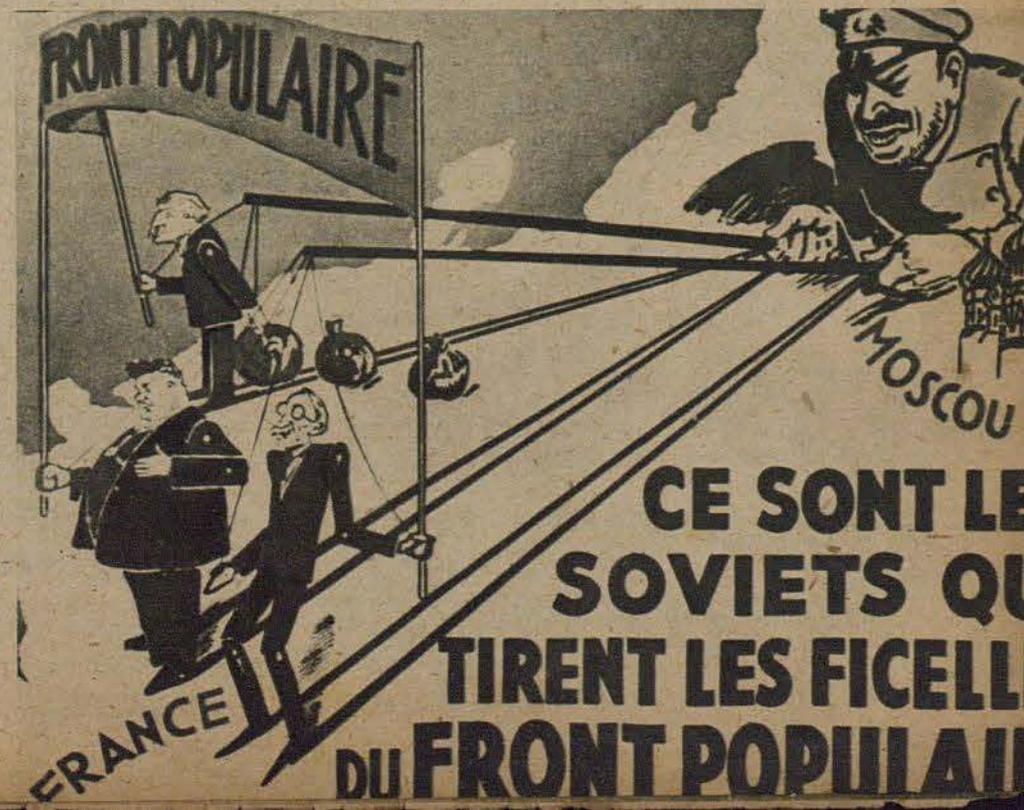
A Paris en 1936. Le chef des syndicats français, Jouhaux, parle devant les employés d'un grand magasin en grève. Ce Français contribua, lui aussi, à affaiblir les forces de son pays et à préparer la défaite.



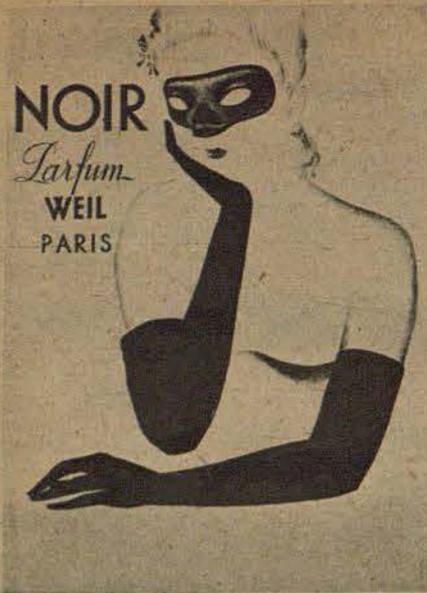
Le chef des communistes français Thorez. Au cours d'une conférence, en septembre 1936, à Moscou, avec Staline, celui-ci exigea que la France soutint les révolutionnaires espagnols.



Une guillotine reconstituée dans les rues de Paris. Les communistes ne reculèrent devant aucun des moyens de propagande les plus vils pour lutter contre le fascisme.



Une caricature française au temps du Front Populaire. Seuls les partis de droite savaient qui dirigeait le Front Populaire.



AU DESSUS DE TOUTE DISCUSSION

SECOURS NATIONAL



CONTRE LA MISERE

A L'ECART DE TOUTE POLEMIQUE

TOUTES LES CARRIERES
→ DU SECRETARIAT

Medical - Juridique
Littéraire - Commercial

SECRETARIAT DE DIRECTION
Inscriptions toute l'année

ECOLE SUPERIEURE DE SECRETARIAT

40, rue de Liège - Paris 8^e
Tél. EUROPE 58-83

M. Brunel & C.
COGNAC

LE CLIENT
D'ABORD

PILLOT CHAUSSURES
PILLOT

CHAUSSURES FRANÇAISES
PILLOT



Trois soldats de la Légion des Volontaires français

Robert M. a 28 ans. Il était sergent-chef d'infanterie coloniale à Dakar. En décembre 1942, il a réussi à s'enfuir du Sénégal et à regagner la France. Il s'est présenté immédiatement à la Légion.

Jean J., âgé de 19 ans, est le fils d'un paysan du nord de la France. Il sait quel est le sort des paysans sous le régime soviétique. Il veut aider à sauver son pays d'une telle menace.

Gilbert L. n'a que 18 ans. Il compte parmi les nombreux étudiants qui se sont engagés dans la Légion. Ses parents ont été victimes d'un bombardement anglais à Dunkerque.

DEPART DE VERSAILLES

Une formation de volontaires français en route pour le front de l'est

A Versailles, le pas cadencé d'une forte colonne résonnant dans les rues annonce à la population qu'une nouvelle section de volontaires français vient d'être constituée pour aller lutter sur le front de l'est contre le bolchevisme. Versailles est, en effet, devenu le lieu de rassemblement de la « Légion des Volontaires français contre le bolchevisme ».

Au milieu du mois de février dernier, le maréchal Pétain a donné à cette légion ses statuts officiels et l'a

placée sous la protection de l'Etat français. Le maréchal a souligné par là l'importance de cette nouvelle formation et l'a caractérisée comme une institution d'intérêt public. Depuis septembre 1941, date où le premier régiment de la légion française fut incorporé au front européen de l'est, le nombre des volontaires augmente de jour en jour. La France d'aujourd'hui sait que le devoir de tout Européen est de participer à la lutte contre les Soviets.



Avant le départ, on répète une dernière fois une chanson militaire allemande. Les volontaires sont groupés en compagnies de 250 hommes. On les habilite à Versailles, puis ils reçoivent leur instruction militaire sur un champ de manœuvres de l'est. Ils sont ensuite incorporés dans les troupes combattantes.



Par les rues de Versailles. Pour se rendre à la gare, les nombreux légionnaires traversent la Grande-Place du Château.



Un dernier adieu à l'officier instructeur allemand. Les légionnaires l'avaient appelé «le commandant souriant».



«Voici venir les jeunes de France». On joue la marche des légionnaires au moment du départ du train.
Clichés André Zucca

ASTRA

Elles sont
à clavier réduit

**MACHINES
COMPTABLES**

**MACHINES A
ADDITIONNER**

ASTRA
CHEMNITZ (Saxe)

**AA
C**

Distributeur pour la France
Comptabilité Simplifiée Moderne
SM
31, Faubourg Poissonnière, PARIS
Tél. : Pro 94-20 — 92-58 — 36-94 — 63-18



**BONS
DU
TRÉSOR**

Chaque saison requiert ses labours.
Chaque saison apporte ses richesses.
Souscrire, c'est faire confiance
à la générosité de la terre française.

AB 2

L'art et le peuple

Dans l'article ci-dessous, un Hollandais, travaillant actuellement en Allemagne, décrit les contacts du peuple allemand avec l'art.

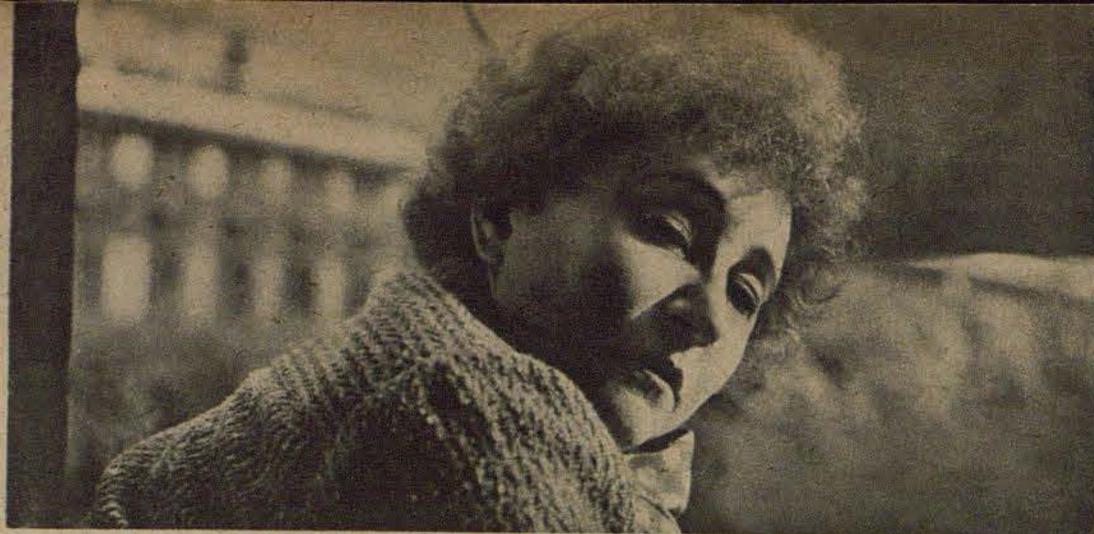
Tout ouvrier hollandais travaillant aujourd'hui à Munich et visitant la « Maison de l'Art allemand » aura pu lire, au-dessus du portail, ces paroles du Führer : « L'art est une mission sublime qui oblige au fanatisme. »

Ces mots donnent une meilleure explication de la nature de l'art que les plus longues dissertations sur ce sujet. L'art est une mission, c'est-à-dire une tâche et une obligation. L'art n'existe pas pour lui-même, mais pour le peuple et pour l'humanité.

Quels sont les rapports entre l'art et l'Etat, entre l'art et l'ouvrier? Qu'en pense l'Allemagne, ce pays où l'ouvrier fréquente les théâtres, les concerts et les expositions, où des orchestres célèbres jouent dans les fabriques, à l'heure de la pause? L'Etat allemand s'occupe de l'art, il l'encourage, il lui donne toute son attention et tous ses soins, même pendant la guerre. En

Allemagne, l'art est devenu une véritable mission, un devoir du peuple entier et une jouissance à laquelle tous les milieux ont le même droit. L'Allemagne a reconnu depuis longtemps déjà que l'art, en délivrant l'homme de ses soucis, lui donne un nouvel élan dans son travail. L'Allemagne sait estimer non seulement la valeur du travail, mais aussi celle de l'art. Tous deux sont des conditions indispensables de la vie.

Nulle salle de concert, nulle exposition, nul théâtre n'ont été fermés en Allemagne pendant la guerre. On tient, au contraire, à ce qu'ils restent ouverts, pour délasser et rafraîchir l'esprit de ceux qui travaillent dur. Nous autres étrangers devons toujours à nouveau constater qu'en Allemagne les représentations, les expositions et les concerts sont fréquentés aussi bien par les ouvriers et les soldats que par les hommes de Lettres et les officiers. Joop Verbeek



Mme Colette à la fenêtre de son appartement donnant sur le jardin du Palais-Royal. Ce jardin aux lignes régulières, bordé d'anciennes demeures, apparaît comme la cour silencieuse d'un château.

La Citoyenne du Palais-Royal

On sait que Mme Colette se réclame volontiers du titre de « citoyenne du Palais-Royal ». Les notes qu'on va lire ici, elle les a prises de sa fenêtre, qui donne sur le plus beau jardin historique du centre de Paris, en vue d'un ouvrage qu'elle compte publier prochainement.

MATIN. — Où suis-je? J'entends un râteau patient peigner le gravier, et le vent imite, en passant dans les feuillages, le murmure d'une rivière, cependant que des pigeons suffoquent harmonieusement... Bruits de la campagne, chant de vacances en province, moment ineffable où le sommeil s'arroge le droit d'être juste assez lucide pour posséder ensemble le songe et la réalité: roucoulements, sable ratissé, feuillages éloquents marquent paradoxalement le centre de Paris, et je m'éveille au Palais-Royal.

Il est doux d'oublier si aisément, ne fût-ce qu'une minute tous les matins, le temps et le lieu. Mais il faut, chaque fois, reprendre pied dans le vrai, dans le sévère, dans l'incertain? Qu'importe! l'illusion vaut la peine d'être entretenue. Un sortilège conserve au Palais-Royal ce qui s'effrite et dure, ce qui vieillit et ne bouge pas.

Une façade chaude, une façade froide: ainsi en décide l'orientation, la course de l'astre. Une vapeur d'un bleu à peine saisissable baigne, dès que naît le jour, le long parterre rectangulaire. La quatrième heure du matin, en été, est par beau temps un moment ambré dans le ciel, vert et bleu sur la terre, et la rose de juin n'a pas encore pris sa véritable couleur diurne, rouge sombre, jaune carné. Honneur aux jardiniers du cœur de Paris! Ils ont l'amour des rosiers sur tige, de l'églantine grimpante dont le rose vif, un peu rustaud et sain, s'accote si agréablement au bleu des delphiniums; jusqu'à huit heures, le jardin se repose; ni la poussière du pas humain, ni le soleil n'offensent ces oasis

de Paris, qui ne vivent que de soins constants. Mais soudain à ma gauche, du côté de la rue de Valois, bondit par-dessus le toit un large soleil d'été qui progresse dans le ciel. Tout ce qu'il touche commence par se réjouir, puis demande bientôt grâce. Les pigeons et les stores se déploient en éventail, et mettent fin à l'heure la plus rapide, la plus clémente d'une journée de Paris.

Midi. — Midi, deux heures, trois heures... Le Palais-Royal a disposé le long des arcades son contingent de cocons, les enfants tout petits, bien rangés dans leurs voitures. Dans chaque voiture il y a un thermos, du linge blanc, une tartine, un livre, un ouvrage commencé, un fruit, — et un enfant. Des jeunes filles guettent sur leur poignet l'heure de retourner au travail. Tout repose... C'est le seul moment où les pigeons ne roucoulent pas. L'arc-en-ciel est captif au sein du jet d'arrosage qui tournoie comme un paon sur le gazon. De temps en temps un merle traverse et retraverse le panache aux sept couleurs, croit qu'il avale au vol un saphir, un rubis, une topaze... Mais c'est bien mieux: c'est une goutte d'eau fraîche.

Soir. — On croirait qu'en ces longs jours d'été le soir ne doive jamais venir. Ce soleil ne se couchera donc pas? Voyez, à la base des piliers, la bête d'ombre tapie bouge à peine, et la pierre où nous accotons nos chaises de fer est chaude comme le pain sortant du four. Une bonne entente règne sur nous, ne sommes-nous pas, presque tous, citoyens du Palais-Royal? Ce jardin fermé nous limite, nous isole et nous protège. Nous vivons modestement dans un décor

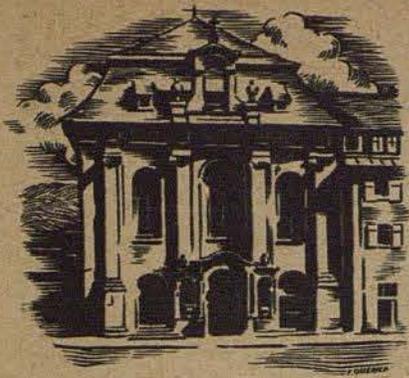
d'architecture somptueuse qui eût des destins princiers et des hôtes augustes. Je regarde l'heure à des chapiteaux sculptés, que mord et submerge lentement le soir.

Il n'a manqué, à cette journée d'été, que le nuage de pluie passagère. Les oiseaux et les enfants sont tout poudrés de poussière, et la sécheresse tarit tous les parfums de fleurs. Ne perdons pas patience; sans que nous l'ayons sentie venir, la nuit ramène dans le ciel les nuances de l'aube, le vert pâle, et cette ardeur brun-rouge qui rappelle celle des incendies de forêts en Provence. Deux façades du Palais-Royal sont déjà obscures, d'un gris doux qui ne vient aux monuments qu'avec l'âge. Les paupières de toile remontent, de nouveau les fenêtres ouvertes contemplent le jardin. Mais l'heure la plus douce viendra tard. Avec la pleine lune, la nuit est ici presque trop belle, théâtrale, bleue, noire, taillée à grands pans de lumière, jalonnée de piliers, fantastique au gré des chats, éventée de chauves-souris. Je la préfère obscure, alors que le grand ciel rectangulaire a la couleur des pensées bleues, et qu'une brume étouffe l'éclat des étoiles. Par ces nuits discrètes, une femme insomniaque peut se tenir ignorée à sa fenêtre, humer Paris et son silence, attendre que reviennent, chargées de commenter un songe d'enfance, de paix, de campagne, les rumeurs bien réelles d'un matin au Palais-Royal: le râteau, les feuilles bruissantes, le liquide roucoulement des pigeons...

Colette



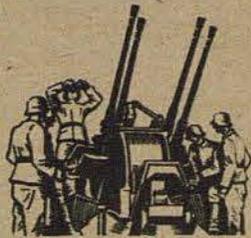
Dans une exposition d'art allemande. C'est un va-et-vient continu de visiteurs de toute condition.



C'est dans ce cloître de la fin du XVIII^e siècle, à Oberndorf, sur le Neckar, que s'installa, en 1811, la fabrique royale d'armes du Wurtemberg. Là travaillait comme armurier Franz Andréas Mauser, père de deux frères devenus plus tard célèbres, Wilhelm et Paul Mauser. Leur premier grand succès qui rendit leur nom célèbre dans le monde fut la construction du nouveau fusil d'infanterie M/71, celui de l'armée allemande de 1871. Ce modèle, perfectionné sans cesse par son inventeur et transformé en fusil à répétition, était encore, en 1884, l'arme du soldat allemand. Son perfectionnement définitif fut le célèbre fusil 98, qui, aujourd'hui encore, après 40 ans, n'a pas été dépassé.

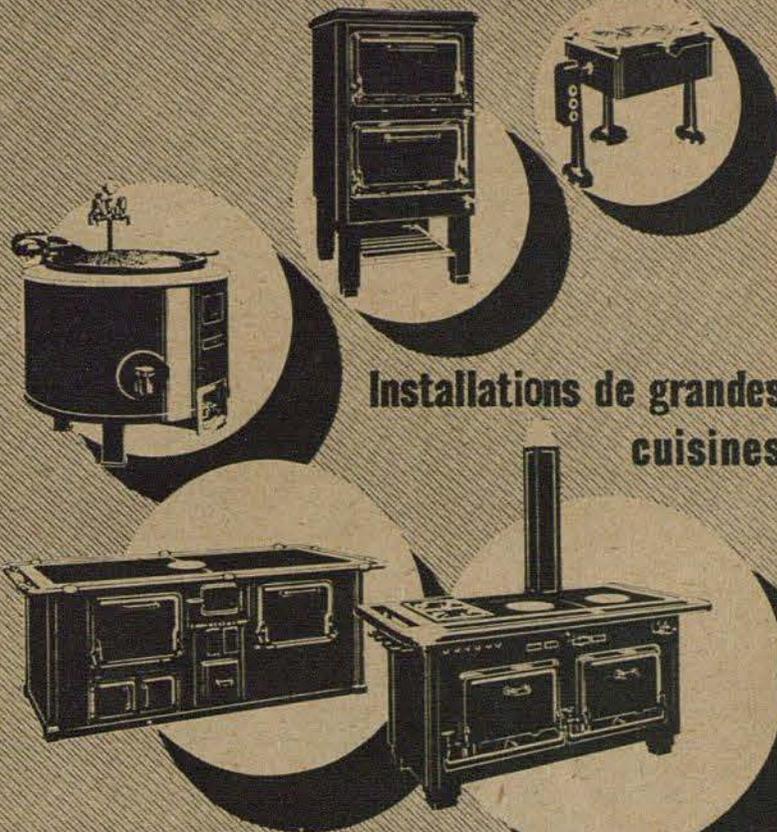
Cependant, si, comme dans la première guerre mondiale, le Mau-

ser 98 est encore l'arme du fantasin allemand dans sa lutte pour la victoire, il est bien évident que les Usines Mauser n'en sont restées ni à leurs premiers modèles ni à leur premier succès. Grâce à une expérience de nombreuses années, grâce à d'incessants travaux de ses bureaux d'étude et de ses ateliers, grâce aussi à l'aide du nouvel institut de recherches d'armement, les Usines Mauser ont pu fabriquer des armes d'une conception toute nouvelle. Le développement et le perfectionnement de la technique ont pourvu d'armes automatiques les combattants de l'infanterie, les aviateurs et la D.C.A. Leur emploi dans l'armée, la marine et la Luftwaffe a démontré de nouveau l'excellence et la qualité des armes Mauser, employées dans la lutte pour l'avenir de l'Europe.



MAUSER-WERKE AG.
OBERNDORF - NECKAR

Küppersbusch



Installations de grandes cuisines

F. Küppersbusch & Söhne A.-G., Gelsenkirchen



*Brillante
et souple*

la plume

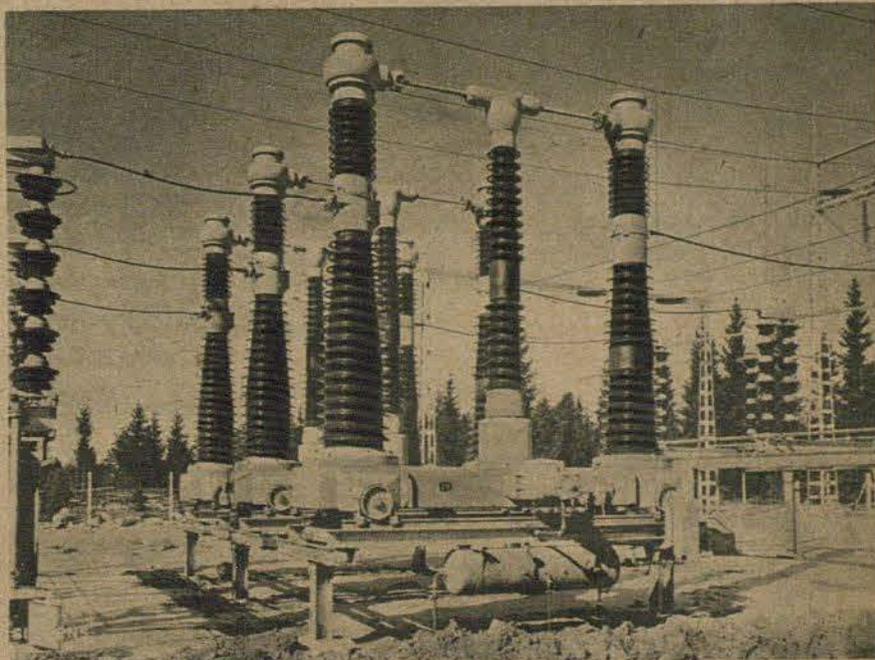
Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de **Kaweco**



SIEMENS



Un disjuncteur à expansion Siemens au cercle polaire

La construction des disjuncteurs à expansion par les usines Siemens apporte une révolution, en ce sens qu'il ne faut plus, maintenant, que quelques kilogrammes d'huile pour éteindre l'arc lumineux. En outre, ces disjuncteurs à expansion sont adaptés à tous les climats et fonctionnent parfaitement même en cas de gel. L'installation représentée est calculée pour une tension d'exploitation de 220.000 volts et peut faire travailler 3 millions de kilowatts. Elle est, jusque sous le cercle polaire, un témoignage du rendement de l'industrie électrique allemande.

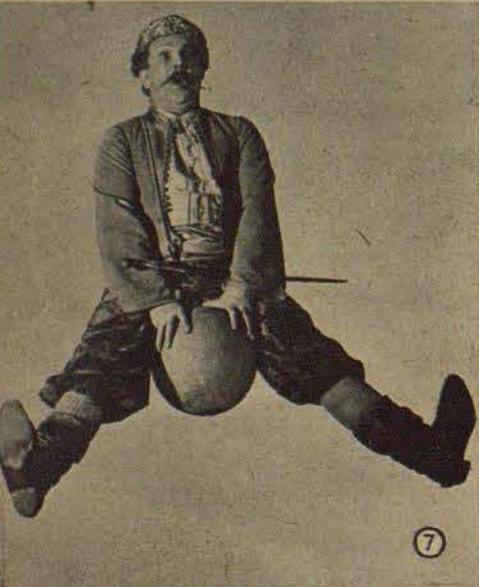
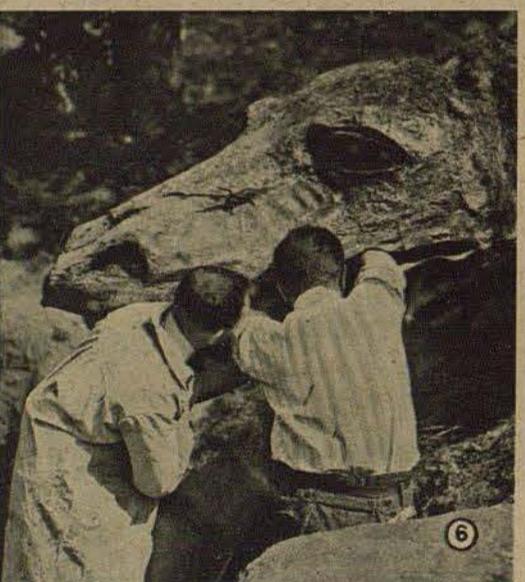
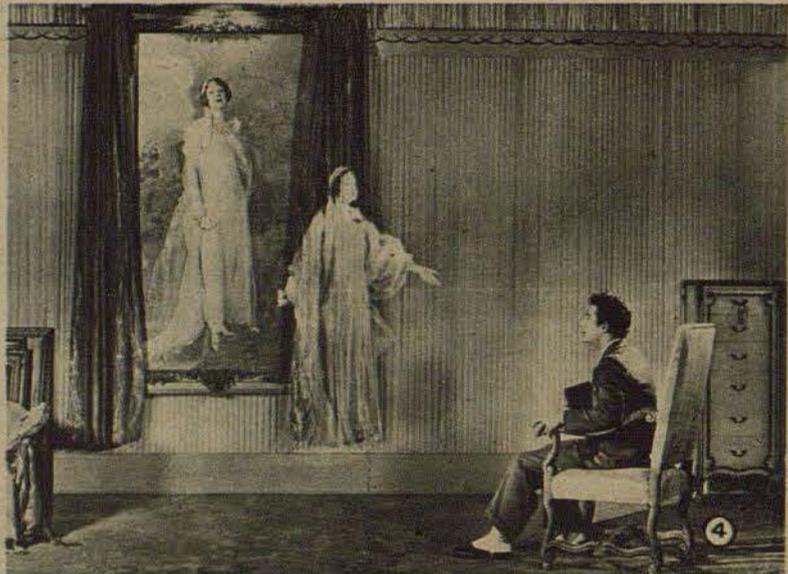
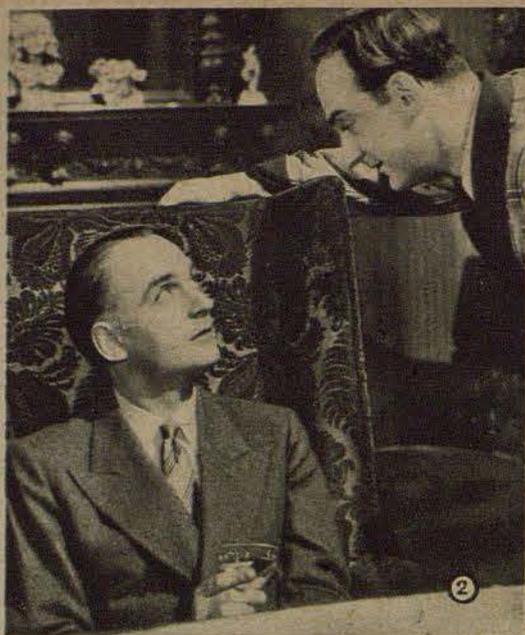
SIEMENS-SCHUCKERTWERKE AG · BERLIN

LE PREMIER FILM TRUQUÉ EN COULEURS

Pour la première fois, dans l'histoire du film européen, on vient de projeter, sur l'écran, un grand film truqué en couleurs. "Signal", à cette occasion, s'est adressé à un spécialiste qui donne ci-dessous un aperçu sur l'évolution du film truqué.

LES procédés de truquage remontent à l'origine même du film. Les spectateurs des premiers cinémas-théâtres de foire purent déjà assister à des choses étonnantes: des passants ou des voitures s'arrêtaient brusquement, comme sur un commandement, et refaisaient, à toute vitesse, le chemin qu'ils venaient de parcourir; des personnages et des objets paraissaient, puis disparaissaient d'une manière mystérieuse; un homme, sur la route, était renversé par un rouleau compresseur et aplati comme une feuille de papier, mais la silhouette noire se redressait, l'homme écrasé se reconstituait et apparaissait bien vivant et en bonne santé. Bientôt, cependant, de tels truquages ne suffirent plus. L'art nouveau s'efforçait de surpasser, par des moyens cinématographiques, les moyens de la scène. Ce fut l'apogée du film truqué. On vit apparaître sur l'écran des géants et des nains, des habitants de la planète Mars, des animaux fabuleux; l'art du film fit une incursion dans les domaines les plus secrets de notre âme. On réalisa des cauchemars à l'écran: des images reflétées dans des miroirs s'en détachèrent pour vivre de leur propre vie, des êtres invisibles parcoururent les rues et seules des traces, laissées par eux sur la neige, attestèrent leur présence; des sosies luttèrent ensemble, des tableaux d'art s'animent et les figures représentées se détachèrent du cadre. Le film truqué ne connut aucune impossibilité, aucune limite, mais ce fut justement l'écueil. Le public démasqua les procédés et se lassa de ces visions et de ces spectres. La réalité reprit ses droits et toute sa valeur; le truquage reçut une nouvelle mission: il rendit service aux architectes sous forme de maquettes, d'images ou de miroirs pour la construction de rues, de places, de halls, de salles de spectacle et de décorations de grandes dimensions.

La U.F.A. vient de remettre en honneur le film truqué de jadis avec son film de jubilé « Münchhausen » (personnage qui correspond, en France, à M. de Crac) et le public sera certainement enthousiasmé de cette nouvelle production. Le truquage est un des éléments essentiels du film, il s'agit seulement de l'utiliser d'une manière judicieuse et avec goût, lorsque les autres moyens deviennent inopérants. Dans la nouvelle production, nous voyons des scènes, irréalisables autrement, et auxquelles le film truqué donne l'apparence de la réalité. Par exemple: la chevauchée sur un boulet volant, les habits devenus fous qui se précipitent sur leur maître, les sons musicaux gelés et qui se dégèlent ensuite, des corps humains sans tête et des têtes sans corps, sont les fantaisies que l'on trouve dans « Münchhausen », grâce au truquage. Il a fallu au metteur en scène, Josef von Baky, et à ses collaborateurs, plusieurs mois d'essais pour réaliser ce film qui surpasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici.



Tout est possible sur l'écran

Les truquages au cours de trente années de cinéma allemand. 1. Hommes volant comme des oiseaux. 2. Des sosies se rencontrent. 3. Le

cauchemar. 4. Vision de la bien-aimée. 5. Cul-liver parmi les nains. 6. Dragon crachant le feu. 7. La chevauchée sur un boulet (pho-

tographie cinématographique inconnue du temps du film muet, tirée d'un vieux film oublié) 8. Dans le ciel des contes de fées.

Le baron de Münchhausen, l'homme aux aventures merveilleuses, voyage sur un boulet de canon. Une des scènes les plus étonnantes du nouveau film en couleurs "Münchhausen" qui évoque sur l'écran la vie d'un personnage favori de la littérature allemande

Un film en couleurs de l'Ufa



AU CHANT DES CASTAGNETTES

Le monde de la danse en Espagne

Ses yeux brillent comme des étoiles dans la nuit, ses sombres cheveux sont comme le bois des castagnettes, son corps souple tourne à un rythme passionné et ses talons frappent le sol en mesure frénétique. C'est Manuela del Rio (photo à gauche), l'artiste espagnole mondialement connue, qui a succédé, dans l'art de la danse, à sa célèbre compatriote, La Argentina.

Les castagnettes de Manuela sont des instruments précieux et délicats qu'elle garde comme un trésor. Elle les porte toujours sur elle, dans un petit sac. Elle a dû chercher longtemps pour trouver le maître artisan qui, autrefois, avait taillé celles de La Argentina. Elles sont en bois de grenadier.

Des noms de villes pêle-mêle : Berlin, Rome, Paris, Sourabaya, Singapour, Batavia, Tokio, Bali, Rio de Janeiro... Le monde entier connaît Manuela del Rio. Sa danse révèle la magnifique beauté de l'Espagne et l'impérissable civilisation européenne.

Après sa première soirée de danse à Tokio, Manuela accorda une séance de pose à un jeune peintre pour un dessin au lavis. L'artiste, en la remerciant, lui fit don de son flacon d'encre et de son pinceau. Très pauvre, il n'avait rien de plus précieux. Emus, tous les deux se saluèrent en s'inclinant très bas, suivant l'usage nippon. Plus tard, Manuela dit qu'elle eût voulu s'être inclinée le plus profondément.

A quatre ans à peine, Manuela fut enlevée par une bande de Romanichels. Son père, riche fabricant de soie d'Oviédo, fit tout pour retrouver l'enfant. Rejoints, les Romanès lui avaient appris la danse. Ainsi, son talent avait été révélé et son père lui fit donner des leçons.

On conte qu'un jour La Argentina, dont la gloire précéda celle de Manuela, voyageait en Espagne, cherchant des modèles pour des danses nouvelles. Elle séjourna à Salamanque pour étudier la danse populaire « Charrada ». Personne ne pouvait la lui montrer. Enfin, on lui dit qu'un seul homme savait encore danser la « Charrada » ; c'était un vieillard de 80 ans, habitant un petit village près de Salamanque. Argentina se rendit aussitôt chez lui. Le bonhomme répéta les pas jusqu'à épuisement. « Pourquoi n'apprenez-vous pas la « Charrada », vous autres ? » demanda la danseuse aux villageois. On lui répondit : « Señorita, nous voulons bien nous amuser à danser, mais pas nous fatiguer en bondissant ! »

De même que presque toutes les danses populaires espagnoles, les prêtres avaient dénoncé le « Fandango » comme l'œuvre du diable, à cause de l'ardente passion qu'il exprime. Ils avaient presque réussi à le faire interdire. Mais un cardinal espagnol, ne voulant pas renoncer au beau spectacle, suggéra au pape de se faire présenter les figures de la danse, afin qu'il connût ce qu'il voulait interdire. Le pape consentit à l'épreuve et, d'après la légende, fut si enthousiasmé qu'il demanda vivement la répétition du fandango. Fra.





Giulia, Nanna, Teresa, Adelina, Rosina et Nina ... Autant de noms, autant de tempéraments. Cela n'empêche pas un sentiment commun de les unir et de dépasser leurs personnalités individuelles pour former de tous ces petits «moi» un grand «nous» dans une communauté fraternelle: la «Giovinezza italiana».



LE THEATRE D'ENFANTS

«Signal» visite le «Teatro della Fiaba» à Florence.

LES enfants sont l'orgueil des peuples jeunes en croissance. Etre enfant dans de telles nations est un privilège générateur de forces toujours nouvelles. Privilège qui se manifeste autant par les réalisations artistiques que

dans les diverses branches de la science, de l'artisanat, de l'agriculture et de la technique. Tout cela est aussi naturel que l'ardeur joyeuse à étudier et à se former soi-même au service de la patrie.

←
Violon et guitare, flûte et accordéon, un peu de courage et beaucoup de sentiment: voilà les éléments du petit orchestre. Il accompagne les chansons et les danses, les scènes et les parodies, les ballets et les opéras en miniature, qui forment le répertoire charmant du «Teatro della Fiaba».

→
L'«étoile» du «Ballet des poupées»: par sa grâce enfantine et la sûreté de ses expressions dans la danse classique, la petite ballerine est devenue la favorite. Les grandes personnes ont vite senti que le jeu de ces enfants avait plus de sérieux et plus de profondeur que maint théâtre d'adultes.





Rafraîchissante
et
fortifiante

N° 4711
Eau de Cologne

L'Italie est le pays classique de la jeunesse. Le nombre des naissances excède de loin celui des décès et nombreuses sont les familles ayant plus de cinq enfants. La nation a ainsi le bonheur de voir grandir une jeunesse abondante sur son sol fécond. Aujourd'hui, l'Etat considère comme sa mission suprême de cultiver et de soigner la jeunesse, gage de l'avenir. En Italie, le grand nombre des enfants, plus élevé que dans les autres nations européennes, présente un aspect politique tout particulier. La jeune génération, tout imprégnée d'idéal et d'espérances sublimes, provoque dans le peuple cette fierté et cette confiance que l'on admire en lui.

Etant donné les riches réserves de la jeunesse, méthodiquement augmentées et naturellement sélectionnées, il va de soi que toutes les professions, et spécialement les activités publiques, disposent d'un grand nombre de candidats qualifiés. En Italie, dont la civilisation a donné son empreinte à toute l'humanité, ce sont surtout les beaux arts qui, par leur tradition et leur noblesse, attirent les jeunes doués de talent créateur.

Dans le domaine de la musique et du théâtre, c'est depuis toujours que l'Italie a enrichi le monde d'une abondance des plus beaux talents. Pour la population des régions comprises entre la mer Tyrrhénienne et l'Adriatique, le chant est la manière la plus naturelle d'exprimer ses sentiments. La jeunesse y grandit en chantant. Le ciel pur, la mer, la lumière, le paysage, les manifestations d'une civilisation millénaire, génératrice de vie nouvelle: tout cela s'exprime dans les chansons du pays.

Aussi n'est-il pas étonnant que l'idée d'un théâtre d'enfants ait rencontré dans la jeunesse de ces contrées non seulement un écho enthousiaste, mais aussi sa réalisation grâce aux talents les plus variés. Ce n'est pas précisément un théâtre mixte d'enfants, mais surtout un théâtre de fillettes. Il fut fondé à Florence, voici quinze ans, par Donna Flavia Farina qui l'appela « Teatro della Fiaba ». Depuis lors, les journaux de Florence publient chaque année, en automne, au moment où les enfants rentrent de vacances, des annonces invitant les fillettes de quatre à quatorze ans, ayant des affinités pour le théâtre, à se présenter au « Teatro della Fiaba ». Les candidates doivent passer un examen musical et rythmique. Puis, les après-midi libres, on commence à répéter sous la direction d'un chef d'orchestre qui forme les jeunes musiciens et d'un régisseur qui crée et monte les scènes. Les représentations ont lieu les samedis, dimanches et jours fériés. Un maître de danse enseigne les pas et les figures aux jeunes ballerines. Deux vieilles dames, profes-

LE THEATRE



Dans le rôle de « Gigolo », le petit comique imite son « collègue », le célèbre Macario.



Grâce et charme sont le fruit de longues et laborieuses répétitions des figures de ballet.

Le rôle brillant d'une toute jeune fille: elle caricature sa soeur aînée qui est étudiante.



D'ENFANTS



Dans sa chanson en dialecte, elle apporte sa douce ironie et son irrésistible drôlerie.



Pour interpréter une chanson populaire, il faut du cran. Ce jeune artiste n'en manque pas.

La finale: « Berceuse pour le soldat du front », chantée en costume toscan.

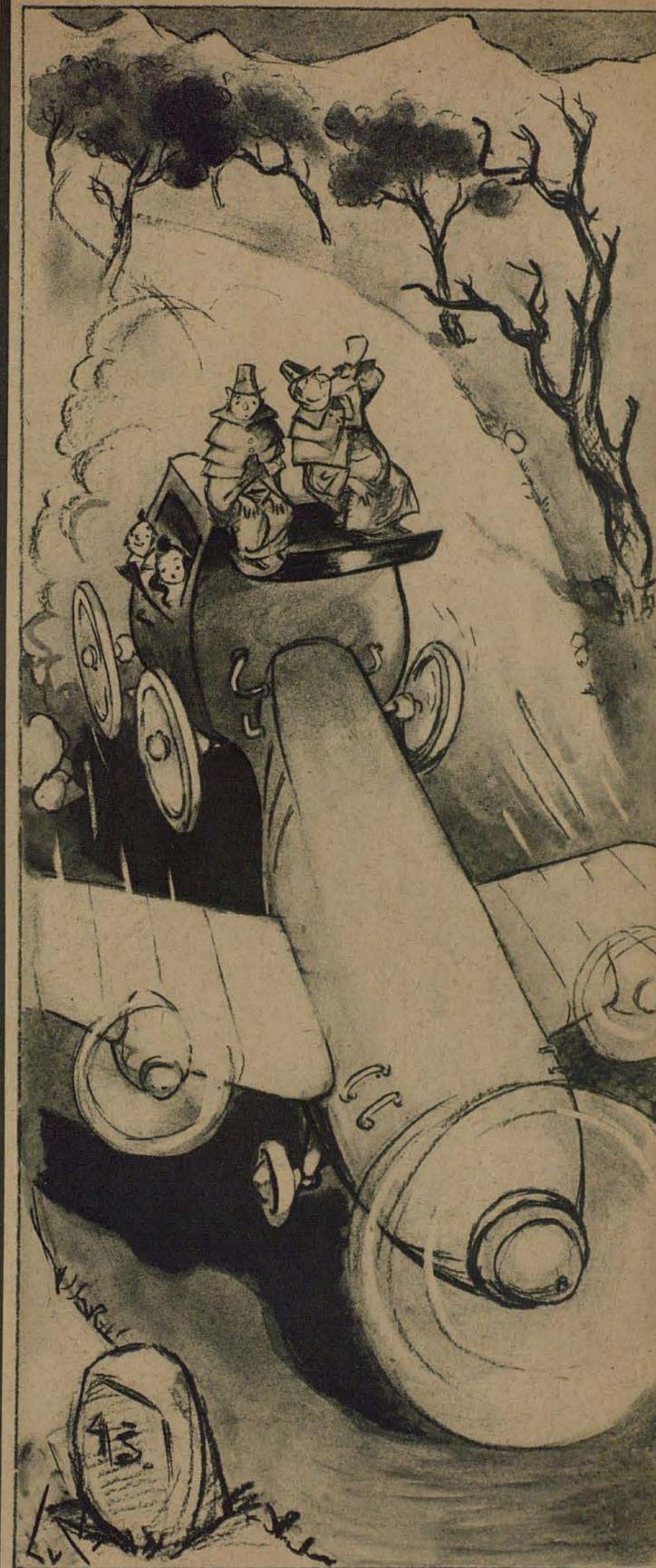


seurs de diction, diseuses de contes bien connues en ville, et qui, naguère, enseignèrent leur art à la plupart des mamans des petites débutantes, font répéter les rôles aux enfants.

Bientôt les fillettes jouent, avec beaucoup de naturel, comme si elles étaient seules dans leur jardin ou dans leur maison, et sans la moindre raideur. Ce qu'elles disent et ce qu'elles chantent semble leur venir sans effort à l'esprit. Elles vivent leur rôle et ainsi leurs gestes restent libres et naturels. On ne sent en elles que le plaisir de jouer; à peine, parfois, devine-t-on une tendance à paraître. Les plus douées de ces enfants de neuf à douze ans ayant déjà tenu des rôles principaux doivent d'ailleurs accepter, à d'autres soirées, des rôles secondaires. Qui ne peut s'adapter s'en va de soi-même; personne n'est engagé pour un rôle déterminé. Mais, enthousiastes, presque toutes les fillettes entraînent leurs sœurs cadettes. Plus tard, devenues trop grandes pour continuer à jouer, elles se rendent souvent aux répétitions et assistent aux spectacles.

On joue des contes de fées bien connus. « Pinocchio », le personnage favori des livres d'enfant, y est représenté. De même M. Bonaventura, le clown des enfants, dont les petits Italiens lisent chaque semaine les aventures dans le « Corriere dei Piccoli ». Et surtout « Stenterello », ce vrai Toscan, ingénu, sans cesse tourmenté par la mauvaise fortune et dont les mésaventures ont été applaudies, tout au long du siècle dernier, sur la scène d'un théâtre florentin. On donne aussi le classique « Ballet des poupées » ainsi qu'une pièce adaptée de la Symphonie des enfants de Haydn et un petit opéra du style de Goldoni dont les partitions sont interprétées avec tant de sûreté et tant de clarté qu'on aimerait voir jouer les grands opéras d'une manière aussi parfaite.

Ces très-jeunes artistes ne jouent pas seulement pour des enfants comme elles: les adultes dont, en Italie, les pensées et les rêves vont toujours vers la jeunesse, assistent avec plaisir à ces représentations. Et c'est une véritable joie pour les petites chanteuses et ballerines de pouvoir donner une soirée pour les blessés. A cette occasion, elles choisissent elles-mêmes les numéros du programme et suggèrent des idées neuves et surprenantes. Chacune désire donner le plus et le meilleur d'elle-même. Se fiant à l'instinct enfantin, on les laisse faire. Et à juste titre, constatent les spectateurs. Et les blessés, prêts à donner leur vie pour le pays des enfants, ne connaissent pas de bonheur plus pur que de contempler cette jeunesse qui, un jour, apportera à sa patrie une vie nouvelle.



Une étrange voiture

composée de véhicules de deux époques très différentes. C'est un monstre qui semble bien comique; mais on devrait être prudent. Qui sait ce qui se cache derrière... Si vous voulez en savoir davantage sur cet étrange moyen de locomotion, reportez-vous aux pages suivantes

LES DIMENSIONS DE L'EUROPE?

Question saugrenue qui engendre cependant à la réflexion de fécondes idées.

En décembre 1812, Napoléon se rend, en calèche, de Vienne à Paris. La rapidité de ses voyages est le résultat d'une organisation de transport admirable pour l'époque, et qui servait de modèle à toute l'Europe. Napoléon était le voyageur le plus rapide de son temps. Pour accomplir ce trajet de 2.000 kilomètres, Vienne-Paris, il fallut treize jours à l'empereur. Il voulait être aussi rapidement que possible à Paris et ne ménageait ni lui-même, ni les chevaux. Malgré cela, il ne réussit jamais à dépasser la vitesse de voyage maximale de 6 kilomètres à l'heure.

Vingt-cinq ans plus tôt, nous voyons Goethe aller de Karlsbad en Italie. En septembre 1786, il arrive au relais de poste du Brenner et le soir, à 7 heures, il monte en diligence. Il descend ainsi jusqu'à Trente. Le poète note dans son journal: « Les postillons ont marché à une telle vitesse qu'on en perdait l'ouïe et la vue et, bien que j'aie regretté au fond de traverser à une effrayante rapidité cette admirable contrée et de voyager la nuit comme si je volais, j'ai été, cependant, très sa-

tisfait de mon voyage... » Exactement 25 heures plus tard, Goethe arrivait à Trente. Il lui avait fallu un jour et une nuit pour parcourir les 145 kilomètres du Brenner à Trente et il avait cru voyager très vite. Bien que la route fût, exceptionnellement, excellente et que les correspondances fussent très bonnes, il ne dépassa pas une vitesse de 6 kilomètres à l'heure. Cette « effrayante rapidité », ainsi que l'écrivit le poète, ne dépassa pas la vitesse d'une voiture tirée par un cheval. Soit de 10 à 12 kilomètres à l'heure en descendant les côtes. Les anciens Romains voyageaient déjà à cette vitesse.

Aujourd'hui, on pourrait traverser l'Europe, par exemple de Calais à Istambul, en 60 heures. L'express parcourt les 3.000 kilomètres de ce trajet à une vitesse moyenne de 50 kilomètres. En 60 heures, le voyageur d'il y a 100 ans ne parcourait qu'environ 300 kilomètres. Celui qui pouvait supporter, jour et nuit, les tourments inconcevables d'un voyage dans une « diligence romantique » pouvait, tout au plus, durant ces 60 heures, accomplir le tra-

Le visage de l'Europe a plus évolué à notre époque qu'au cours du dernier millénaire. Cependant les habitudes ancestrales semblent demeurer plus fortes que le progrès. "Signal" tente ici d'éclairer le problème.

Comment enchaîner le progrès ?

De tout temps, les hommes ont mis à profit les moyens dont ils disposaient pour s'opposer au progrès. Malgré toutes les protestations, le progrès a suivi sa marche et a bousculé ceux qui ne voulaient pas s'adapter aux conditions nouvelles.

Par exemple, que de gens, autrefois, se sont opposés aux voyages, parce qu'ils représentaient le progrès. Jusque vers 1840, et même un peu plus tard, on ne fit, pour ainsi dire, presque rien dans les Etats européens pour améliorer les voies de communication, si défectueuses. Ce n'était pas faute de capitaux, ni par économie, ni parce qu'on ne voulait pas laisser entrer les étrangers. Au contraire, on agissait ainsi par ruse, pour retenir les étrangers dans le pays. Autrefois, dans les petites principautés, on considérait, très sérieusement, comme le comble de la sagesse économique de laisser les routes en mauvais état. On se disait que les étrangers qui venaient dans le pays étaient forcés de dépenser beaucoup d'argent pour se procurer des voitures, pour séjourner dans les auberges, pour acheter de nouveaux vêtements, afin de remplacer ceux qui avaient été détériorés par le voyage, pour se faire aider, par exemple, lorsqu'ils avaient besoin de nouveaux attelages ou qu'ils éprouvaient des difficultés imprévues pour continuer leur voyage. Les mauvaises routes « faisaient entrer l'argent dans le pays ». On en était convaincu.

Dans les grands pays de l'Europe on ne pensait pas autrement. Lorsqu'on voulut, en Angleterre, introduire les diligences confortables, l'opinion publique se déclara contre cette innovation et la considéra comme une calamité. Les touristes voyageant dès lors commodément consommeraient beaucoup moins, emploieraient moins de chevaux de louage, useraient moins d'habits et, chose encore plus regrettable, deviendraient efféminés. C'est ainsi que l'on pensait autrefois. Nous en rions aujourd'hui et, pourtant, nous ne faisons pas autrement.

Lorsque l'auto devint un moyen de transport généralisé, dans tous les Etats de l'Europe, les défenseurs de la loi firent leur possible pour en réduire la circulation. Ils placèrent des contrô-

jet du lac de Constance à Genève, ou d'Amsterdam à la frontière française. 3.000 kilomètres d'aujourd'hui valent 300 kilomètres d'autrefois. Le kilomètre n'a plus que 100 mètres. La distance et les espaces sont réduits à un dixième. Aujourd'hui l'Europe n'est pas plus grande que la Suisse. Mais s'en rend-elle compte? Les habitants se régentent-ils là-dessus et en tirent-ils de raisonnables conséquences?

Les progrès techniques ont transformé l'espace et le temps

leurs sur les routes, firent surveiller la vitesse des voitures et infligèrent des amendes pour remplir les coffres de la commune. Lorsqu'on dut supprimer ces restrictions, le nombre d'accidents n'augmenta pas. Les poules et les canards qui traversaient la route prirent plus rapidement que les piétons l'habitude de se garer des automobiles.

Barrières d'aujourd'hui

La circulation et la technique ont fait la conquête de l'Europe, et les Européens utilisent largement les bienfaits de cette civilisation. Mais du point de vue politique et intellectuel, ils vivent encore au XVIIIe siècle. Politiquement parlant, leurs idées évoluent encore dans le cadre qui, à l'époque de Louis XIV, était déjà périmé. Au fond, ce sont des notions paysannes sur la propriété rurale et sur l'économie qui ont servi de modèle à la « grande politique » des siècles passés. Les idées politiques et les conceptions économiques qui en découlent sont maintenues dans un cercle étroit, chaque nation se montrant pleine de sentiments agressifs

Goethe disait en 1828 :

« Je ne crains pas que l'Allemagne ne puisse arriver à faire son unité ; nos excellentes routes et bientôt les chemins de fer sauront s'en charger. »

pour le voisin. C'est ainsi que les Etats d'Europe se sont querellés pour quelques arpents de terre, pour une mine ou une frontière, tandis qu'au dehors, un nouveau partage du monde s'effectuait. L'Europe n'était plus en concurrence avec d'autres espaces économiques, elle ne connaissait plus que la concurrence



Durant les cent dernières années, les voies de communication se sont développées à un tel point, en Europe, qu'elles ressemblent aux anneaux d'un immense boa. Considérée d'après ses moyens de communication, elle n'est aujourd'hui pas plus grande que la Suisse.

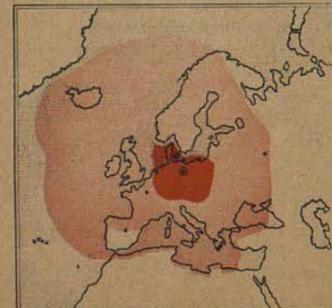
Du point de vue politique et économique, elle est, cependant, traitée comme il y a cent ans. Elle est semblable à un grand propriétaire terrien qui cultiverait ses champs avec les outils d'un petit paysan.

Dessins de Heinisch, Kossatz et von Malachowski.

Les temps changent, mais l'homme demeure.



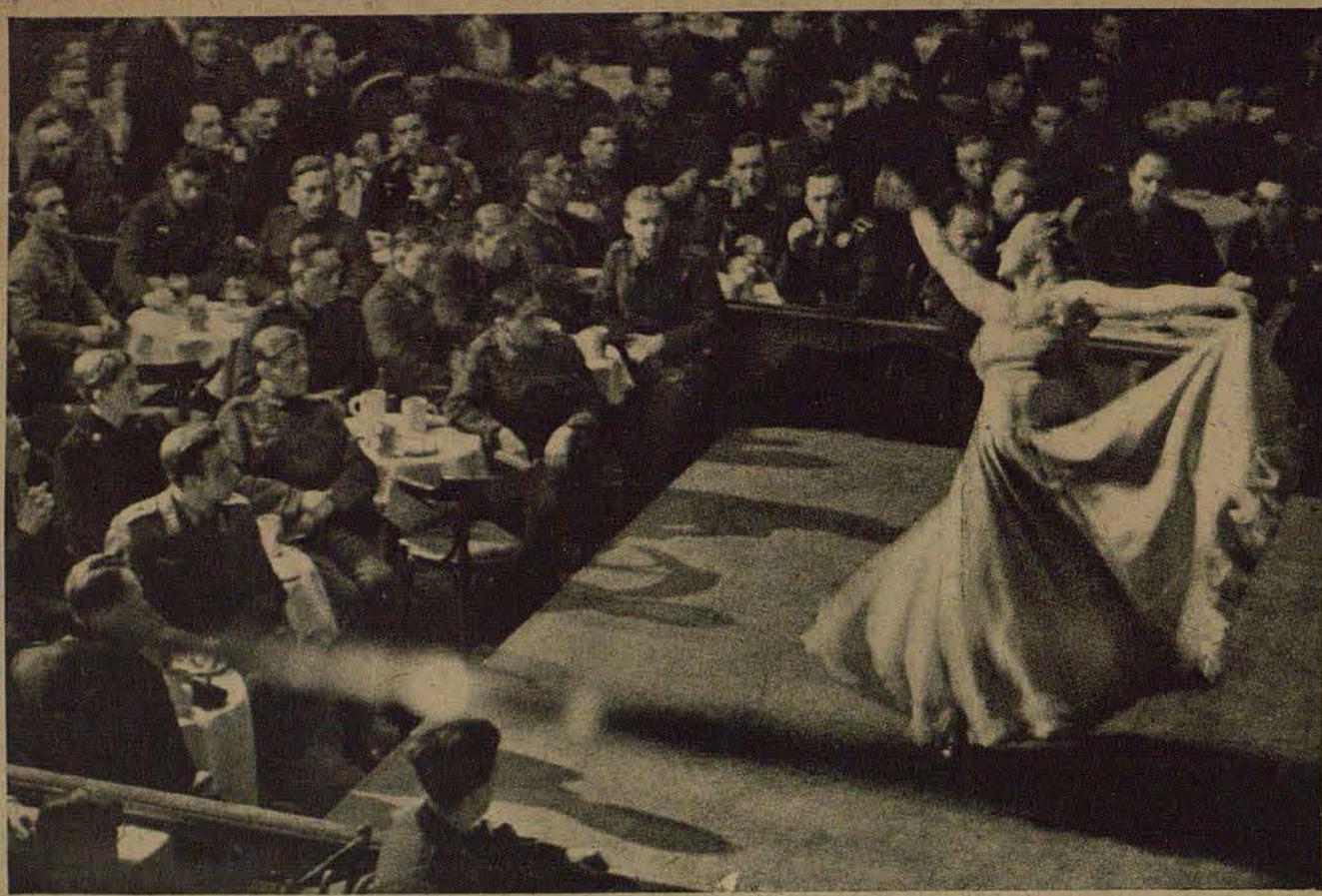
Vers 1800. L'aubergiste est furieux, parce que les routes sont bonnes et que les diligences vont vite, parce que le progrès lui porte préjudice. Il fallait alors 5 jours pour parcourir l'espace coloré en rouge sur la carte ci-dessous. L'espace coloré en rose comprend les distances que l'on pouvait atteindre en 20 jours.



Vers 1900. L'aubergiste est furieux, parce que les routes sont bonnes et que les voitures vont vite, parce que le progrès lui porte préjudice. Il fallait alors 5 jours pour parcourir l'espace coloré en rouge sur la carte ci-dessous. En 20 jours, on pouvait déjà parcourir la moitié du globe.



Faut-il en rester là? L'Europe, mère de la culture occidentale et du progrès technique, doit-elle demeurer fermée à l'évolution du monde? Doit-elle continuer sa route à un train de tortue?



Après minuit, c'est le moment de l'affluence au cabaret pour les soldats en permission du front. Le programme est très varié: danseuses, acrobates, comiques, chanteurs et prestidigitateurs font passer le temps aux militaires attendant le départ de leurs trains.

Entre deux trains

La dernière création du service d'aide aux militaires: un cabaret de nuit pour les soldats traversant Berlin.



Dans le vestiaire du cabaret de nuit, les calots des combattants d'Afrique voisinent pêle-mêle avec les bérêts des marins et les bonnets de fourrure des hommes du front de l'est. Il faut prendre garde de ne pas se tromper. Cela pourrait avoir des conséquences!



Les feuilles de route de la Wehrmacht servent de billets d'entrée aux représentations du cabaret. Dans les gares, on a établi un service de guides qui conduisent les soldats au cabaret ou au cinéma de nuit. Les heures d'attente, d'ordinaires si ennuyeuses, passent ainsi plus vite.



Une bonne occasion pour les collectionneurs d'autographes. Après la représentation, les artistes donnent leur autographe. Souvenir agréable de quelques heures d'attente entre deux trains.



La femme la plus entourée est la vendeuse de cigarettes. Son service se termine à minuit. Mais, connaissant les besoins des soldats, elle reste volontairement jusqu'à la fin de la représentation.

Les savants découvrent:

Le charbon de pommes de terre, nouveau remède

L'efficacité du charbon animal, pour les troubles de l'estomac et de l'intestin, est aujourd'hui reconnue. Cependant, on peut le remplacer, en cas d'entérite diarrhéique, par un moyen très simple: le charbon de pommes de terre. On utilise, à cet effet, des pommes de terre de grosseur moyenne, carbonisées à feu vif. On enlève la couche de cendre superficielle et l'on écrase la pomme de terre carbonisée en une poudre très fine. Le charbon obtenu ne se distingue en rien comme goût, comme apparence et comme efficacité du charbon animal.

L'engrais artificiel est-il malsain?

On continue toujours à se demander si les engrais artificiels n'agissent pas sur les produits agricoles dans un sens défavorable. Différentes recherches ont établi qu'il n'en était rien. Une expérience récente mérite particulièrement l'attention. Un groupe de nourrissons a été alimenté de légumes cultivés au fumier d'étable, un autre groupe avec des légumes provenant de terrains traités au fumier d'étable et à l'engrais artificiel. Le résultat a été le suivant: le premier groupe s'est montré plus sensible à la maladie. Chez le deuxième groupe, on a constaté, par contre, un nombre élevé de vitamines A et C et une plus forte proportion des matières colorantes du sang.

D'où proviennent les effets du foehn?

On n'a pas encore expliqué pourquoi le foehn agit d'une manière si désagréable sur certaines personnes. On a seulement pu établir que la diminution soudaine de l'humidité de l'air avait sur l'homme une assez grosse influence. La plupart du temps, les symptômes disparaissent aussitôt que la pluie se met à tomber ou si l'on transporte le malade dans une chambre-témoin, où il peut respirer de l'air purifié, saturé de vapeur d'eau. La vapeur d'eau, inerte en soi, agit néanmoins sur l'organisme en ce sens qu'une modification de l'humidité de l'air apporte un changement considérable dans sa teneur en oxygène. Il paraît probable que ce changement dans l'apport d'oxygène peut être fatal à certains individus particulièrement sensibles; en tout cas, nous avons là un nouveau champ d'expériences pour éclaircir le mystère du foehn.

Contre les cheveux gris

Comme on le sait, il n'existe aucun produit empêchant les cheveux de blanchir, sinon ce produit serait très demandé. Il existe cependant des cas où l'on peut remédier aux cheveux gris. On cite l'exemple d'hommes ayant été mal nourris, comme par exemple des prisonniers, dont les cheveux se décoloraient, mais ont repris leur couleur naturelle sous l'influence de préparations pharmaceutiques à base de levure, administrées à fortes doses. Des tests sur animaux ont montré que l'absence de vitamine B faisait blanchir les cheveux et qu'une nourriture très riche en cette vitamine leur rendait leur couleur. Et, précisément, les produits à base de levure contiennent beaucoup de vitamines B.

0,000035 grammes d'iode



Ce n'est qu'une quantité infime d'iode...

qui, lors des soins quotidiens avec le dentifrice Jod-Kaliklora, pénètre dans les muqueuses de la bouche et s'infiltré dans la circulation sanguine. Et pourtant l'effet en est surprenant! D'après la littérature médicale et l'avis de plusieurs milliers de médecins et de dentistes, il n'existe pas de meilleur remède pour prévenir ou guérir l'inflammation des gencives qui, si souvent, cause le déchaussement des dents (paradentose); pas de meilleur remède non plus pour combattre la sensibilité des collets dentaires. Si une action plus énergique est nécessaire, on se servira, suivant ordonnance du médecin, du dentifrice renforcé, Stark-Jod-Kaliklora.



Agence Générale pour la Belgique:
SOBELPHA S. P. R. L. — 95, rue Ste-Claire — Bruges

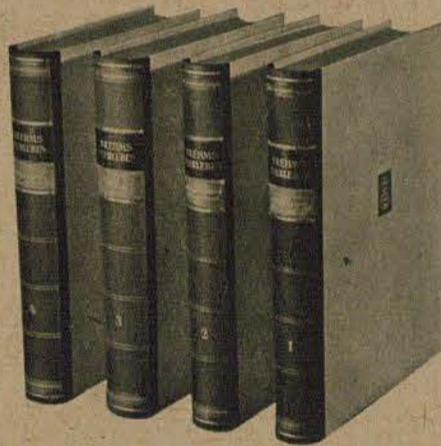


Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes: quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



Les Favoris
des Concours

FRANKE & HEIDECKE · BRAUNSCHWEIG



les merveilles de la nature vivante

toutes les observations et les impressions recueillies sur la vie des animaux au cours de fructueux voyages par Alfred Brehm, le naturaliste classique, ont été réunies en une œuvre universellement connue

Brehms Tierleben

L'édition complètement revue par le Dr. Walter Rammner vient d'être publiée en 4 volumes: I^{er} volume: Invertébrés — II^e volume: Poissons, Batraciens, Reptiles — III^e volume: Oiseaux — IV^e volume: Mammifères. Les 4 volumes forment un total de 1816 pages avec 1365 gravures dans le texte et 128 planches en couleur — format 19,5 x 27,5 cm — reliés demi-toile: 100 RM. A déduire 25% de réduction à l'exportation, soit net 75 RM. Payable par mensualités de 10 RM sans aucune augmentation de prix.

Si l'œuvre ne plaît pas, elle peut être renvoyée dans la quinzaine.

L'œuvre ne paraît qu'en allemand et est destinée exclusivement à l'exportation. Le paiement ne peut être effectué qu'en monnaies étrangères ou par voie de Clearing, au cours du jour du versement. Importation exempte de droits de douane et facilités de versement (Comptes postaux et comptes en banque dans 12 pays).



FACKELVERLAG STUTTGART-B 1001 (Allemagne)

Abteilung Exportbuchhandlung

Signal



*Joie
printanière*